L'Initiation

Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS I ♆ O. ✠

Docteur en médecine — Docteur en kabbale

46e VOLUME. — 13me ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 6 (Mars 1900)

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Echanges doit être adressé 87, boulevard Montmorency, à Paris. Téléphone — 690-50

Administration et abonnements : 3, rue de Savoie, PARIS

TÉLÉPHONE — 282 67

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* parait régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà huit années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)

PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.)

COPIES DE LETTRES

AUTOGRAPHES

DE LA BIBLIOTHÈQUE DE LAON, DE FABRE D'OLIVET

« Monsieur,

« J'étais hier chez Mme Mercier-Deldir, où il fut question d'une demande qu'elle nous avait engagé à faire, dont l'objet serait d'obtenir la résidence de Paris. J'ai offert volontiers de faire valoir cette demande autant que mes faibles moyens me le permettaient. Mais, comme on m'a dit que vous la fondiez sur le mauvais état de votre santé, auquel le séjour de Soissons est encore contraire, j'ai pensé que vous deviez prévenir M. l'abbé Fayet, à qui M. le comte de Gestas avait déjà eu l'occasion de parler en votre faveur. Écrivez-lui donc une lettre à ce sujet afin qu'il ne soit pas surpris quand votre demande lui parviendra par une autre voie.

« C'est avec beaucoup de plaisir que je m'intéresserai à la réussite de cette démarche ; partageant tout à fait le désir que Mme Deldir a de vous voir à Paris.

« Je profite de l'occasion que j'ai de vous écrire à ce sujet, pour vous prier de me rendre le léger service de remettre vous-même la lettre ci-incluse à M. Noizet.

« M. Noizet m'écrit depuis quelque temps des lettres assez singulières qui annoncent un homme qui ne manque pas d'une certaine instruction, mais qui est travaillé d'une idée fixe. Il veut tout plier à l'allégorie et se donne lui-même le nom d'*allégoriste*. Il est assurément fort loin de la vérité ; mais ses idées, tout exagérées qu'elles sont, prouvent que c'est un homme plein de vertus dont les connaissances ne sont pas entièrement à dédaigner. Ayez la bonté de prendre quelques informations sur son compte et de me dire vous-même ce que vous en pensez. Si cet homme avait quelque chose qui vous convînt, vous pourriez le cultiver, sinon vous le laisserez là sans cérémonie. La lettre dont je vous charge ne vous engage à rien.

« En attendant votre réponse que vous me ferez à votre loisir, je vous prie d'agréer l'assurance de ma considération très distinguée.

FABRE D'OLIVET.

Paris, le 26 octobre 1824. Rue des Vieilles-Tuileries, n° 35.

« P. S. — Je laisse ma lettre à M. Noizet ouverte pour que vous en preniez lecture ; vous la cachetterez avant de la lui donner. »

SUSCRIPTION

A Monsieur,

MONSIEUR ADOLPHE PAESSCHIERS (1),

Professeur au Collège,

A SOISSONS.

(Aisne.)

Copie d'une lettre de Monsieur O.... (2) à Monsieur ...(3) dont le système tend à tout plier à l'allégorie.

« Votre opiniâtreté à m'écrire a vraiment quelque chose de remarquable, Monsieur ; cependant, comme votre dernière lettre porte une certaine empreinte de politesse qui mérite d'exciter la mienne, je vais éloigner le ton de rudesse qui animait mes dernières et vous parler encore une fois à cœur ouvert avec toute l'aménité dont je suis capable.

« Vous êtes un homme dont les intentions sont pures, plein de probité et d'honneur, désireux de voir triompher la vérité sur la terre ; cela est évident, mais ce qui n'est pas moins évident, c'est que vous manquez des qualités pour assurer ce triomphe. Vos connais-

---

(1) Paesschiers avec deux *s* semble drôle. — Sur la lettre, l'*s* semble un peu surchargée, on dirait Pasquier.

(2) De M. d'Olivet.

(3) A M. Noizet.

sances acquises sont médiocres et vous manquez encore de la sagacité indispensable pour faire valoir celles que vous avez ; vous aurez beau lire et relire Court-de-Gibelin, le président Desbrolles, Bailly, Rabaud, Saint-Étienne, moi-même et une foule d'autres, vous ne serez pas plus avancé pour cela, vous n'aurez pas même la gloire d'enfanter un paradoxe absurde et frappant comme Dupuis, et cela parce que vous ne savez pas coordonner vos idées. Ce que vous avez de mieux à faire, c'est de vous rendre le disciple de quelqu'un, au lieu de chercher à être un chef de doctrine. Vous n'avez pas la force d'être chef, même dans l'erreur, à plus forte raison dans la vérité.

« Croyez-moi, Monsieur, je vous parle en véritable ami, et quoi que vous en ayez pu penser, je suis tout à fait exempt d'envie et de jalousie, non seulement envers vous, mais envers qui que ce soit. Je suis bon, je suis vrai ; je vous estime, mais, considérez bien ceci, je vous plains. Vous croyez tenir ferme dans votre main la vérité et elle plane à une hauteur incommensurable pour vous. Je vous le répète : soyez disciple de quelqu'un, le mien si vous voulez, mais gardez-vous comme de vous brûler de vouloir être maître ; vous n'en êtes nullement capable. Réfléchissez sur ce que je vous dis, et si vous blâmez encore ma franchise, croyez du moins à ma sincère amitié.

Ces deux lettres n'ont pas une importance extrême, mais seront peut-être bien accueillies par un biographe futur de Fabre d'Olivet.

On peut faire les remarques suivantes :

1° Fabre d'Olivet paraît en 1824 avoir un certain crédit. Il parait être bien avec le clergé, témoin ses rapports avec l'abbé Fayet. Cependant sa « Langue hébraïque restituée » était à l'Index.

(Il était protestant).

2° On est fixé sur son adresse exacte en octobre 1824. C'est probablement dans cette rue des Vieilles-Tuileries qu'il a, sinon composé, du moins mis la dernière main à son *Caïn*, paru en 1823.

3° Sa signature indique qu'il réunissait à Fabre le *d* du mot suivant. — Aussi peut-être l'appelait-on parfois sous le nom de M. Olivet, comme l'indique la copie de la deuxième lettre : « Copie d'une lettre de M. O... » Le paraphe *s'écoule sous* et *loin* du nom, et indique un homme détaché, peu agressif, donnant — aux autres — son savoir.

4° La deuxième lettre est la plus curieuse; on sent mieux : le style c'est l'homme ! Fabre d'Olivet y est franc, il ne *mâche* pas ce qu'il pense. Néanmoins il est persuasif, bienveillant surtout, comme le montre déjà la première lettre.

5° Qu'est-ce que le professeur Paesschiers ?

6° Qu'est-ce que M. Noizet (1) ?

TIDIANEUQ

(1) Il y a eu le général Noizet, auteur de plusieurs ouvrages se rapportant à l'occultisme. Est-il de cette famille ?

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

(Cette partie est ouverte aux écrivains de toute école, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.)

LE SECRET DE L'UNIVERS

SELON LE

BRAHMANISME ÉSOTÉRIQUE

DU VER A L'AIGLE

Si l'évolution continue, la blastophère s'aplatit, se replie sur elle-même, et tend à former une sorte de demi-sphère : qu'il naisse des bourgeons sur les bords de cette calotte, on aura les larves de certaines méduses à symétrie diverse, ou bien, si les bords de la calotte se rapprochent, de façon à ne laisser qu'une ouverture qui deviendra, selon le cas, la bouche ou l'anus du futur animal, ou les deux ; la *gastrula* ainsi produite constitue une nouvelle sphère creuse dont la cavité est limitée par l'entoderme qui deviendra le tube digestif (1).

(1) Si cette *gastrula* se fixe, elle peut devenir un polype, ou se segmenter en métamères, comme chez le *Schyphistoma* dont les métamères, devenues libres, forment autant de méduses *Ephyra*. Si la *gastrula* reste libre, elle passe par des formes

La faculté digestive et excrétive, avec ses organes, bouche, anus, canal digestif, organisation vasculaire, est donc la première qui apparaisse, après celle de reproduction, dans le développement physique. Le Brahmanisme en a fait la caractéristique de son second règne, le régne vasculaire ou excréteur (1). Il contient tous les végétaux supérieurs à partir du moment où les cellules végétales s'allongeant, et se soudant bout à bout, donnent naissance à des vaisseaux distincts Il contient les mollusques, les zoophytes, les vers, constructeurs des assises terrestres, grâce à leurs facultés d'excrétion ou de sécrétion, tous les descendants dégénérés du *Manou* de la fin du premier jour. Nous avons vu que certains de ses individus ont rétrogradé dans le règne reproducteur ; d'autres espèces, au contraire, dont les prototypes furent contemporains du *Manou* de la seconde aurore, ont progressé dans le règne locomoteur : ce sont les insectes et crustacés. Notre règne reproducteur se divise en

---

qui peuvent donner naissance à une foule d'êtres divers, résumées en quelque sorte dans le développement de la larve du *Polygordius*. Celle-ci, comme la plupart des larves, représente en définitive une sphère, qui deviendra la tête de l'animal et à la partie inférieure de laquelle naît un prolongement : ce dernier se segmente peu à peu en métamères qui restent unies et qui, augmentant de nombre à mesure que la tête diminue de volume, finissent par produire un ver annélide. On pourrait figurer toutes ces évolutions par une spirale donnant naissance à de nombreux embranchements, et reproduisant périodiquement, le long d'un de ses rayons, des sphères de plus en plus complexes, cellule, blastophère, gastrula, larve, etc.

(1) Règne *Payou* : ce mot signifie anus : il correspond comme organe d'action (*Karmendriya*) aux organes récepteurs (*Dignya nendriya*) du goût (*Rasa*).

deux embranchements : à l'un appartiennent les animaux qui ont développé des pattes spontanément (1); à l'autre ceux qui rampent en s'allongeant avec effort (2). Tous ont jadis été des larves, et la plupart passent encore par cet état ; en outre, ils sont descendus d'ancêtres hermaphrodites. En résumé, ce règne des larves comprend tous les êtres polycellulaires organisés et invertébrés.

Le squelette joue un rôle important dans la physiologie occulte. Les termes de *Manou* osseux et de *Manou* sans os sont d'un emploi courant dans nos livres secrets : il existe un rapport mystérieux entre le sang et la moelle des os ; même dans l'ésotérisme orphique, le premier malentendu entre Jupiter et Prométhée provient d'une histoire d'os revêtus de graisse et de peau contenant de la chair désossée. Quoi qu'il en soit, le développement du squelette interne est une des caractéristiques du règne locomoteur (3). Les êtres du règne vasculaire, mollusques et arthropodes, ne possèdent qu'un squelette extérieur ou d'excrétion, coquille ou carapace. La transition du second jour de *Manou* a laissé aussi des traces dans le règne végétal : les arbres sont exogènes ou endogènes (4).

Dans l'histoire de l'embryon, après la formation

---

(1) *Svapada*.
(2) *Sarisripa* ou *Outsripa*.
(3) Certaines éponges et anthozoaïres ont suivi, de loin, ce progrès ; on peut expliquer de la même manière l'incertaine corde dorsale de l'être indécis appelé *amphionus*.
(4) Il est remarquable que le mot hébreu *hetz* signifie à la fois arbre et os.

du canal digestif et de la peau, provenant de l'entoderme et de l'ectoderme primitifs, lorsque le mésoderme intersphérique de la *gastrula* a donné naissance au système musculaire et au futur squelette, apparaissent des bourgeons qui se métamorphosent en organes locomoteurs et préhensiles ; les membres postérieurs se développent d'abord, puis les membres antérieurs, comme on peut l'observer en suivant l'évolution d'un têtard. Tel est aussi l'ordre suivi dans la classification brahmanique des deux règnes locomobile (1) et préhenseur (2), contenant tous les vertébrés que l'on peut classer à un autre point de vue en animaux à sang froid et à sang chaud (3), ou en ovipares et vivipares.

Tous les êtres qui se déplacent par natation, reptation, course ou vol, qui possèdent un sang refroidi par l'âge, un squelette et des membres, ou qui en ont possédé à l'origine et les ont perdus par atrophie, comme les serpents de terre et d'eau, appartiennent au règne locomoteur, divisé en deux embranchements : les dragons « sans cou », ancêtres des poissons et amphibies, descendent du *Manou* de la seconde aurore ;

(1) Règne *Pada* : les pieds sont associés analogiquement aux organes de la vue (*amsi*), à la glande pinéale et au troisième œil des reptiles.

(2) Règne *Pani* : les mains sont les organes du tact (*Torak*) et correspondent à la peau. Il faut remarquer que ces fonctions de locomotion et de préhension ont fourni à la science moderne toutes les subdivisions et les termes barbares de Rhizopodes, Céphalopodes, Hexapodes, Acanthoptérygiens, Solipèdes, Quadrumanes, etc.

(3) Expression d'ailleurs insuffisante : on a découvert récemment que les différences de température entre les espèces, loin d'être négligeables, pourraient servir d'échelle pour mesurer leur âge.

« ceux qui avaient de longs cous au sein des eaux » naquirent du *Manou* du second crépuscule et devinrent les ancêtres des reptiles terrestres et des oiseaux de l'air. Certains sauriens ont suivi le progrès du cycle préhenseur et furent de véritables bipèdes : l'*amphioxus* semble au contraire un être en rétrogradation vers le règne vasculaire. On peut aussi classer tous ces êtres en trois types, selon la transformation caractéristique du squelette externe, qui, carapace chez les ganoïdes et chéloniens, se change en écailles chez les poissons et reptiles, et en plumes chez les oiseaux.

Les êtres à poils, vivipares à sang chaud ou mammifères, composent le quatrième règne brahmanique, ou, plus exactement, résument l'évolution du troisième jour de *Manou*, celle du quadrupède au bipède, ses deux embranchements. Les mammifères à nageoires et à sabots, les cétacés et les mastodontes, sont les lointains descendants du *Manou* de la précédente aurore, tandis que le dernier crépuscule endormit les véritables mammifères préhenseurs, le type de ce règne, qui s'est réveillé à l'aurore de notre journée actuelle sous la forme des marsupiaux, puis des lémuriens, des singes, des cheiroptères, des rongeurs, et, en général, de tous ces êtres à griffes et à ongles qui affectionnent encore la station verticale, tandis que beaucoup d'autres, par métamorphose régressive ou réversion ancestrale, sont retombés à quatre pattes dans le règne locomoteur.

PLUS HAUT QUE L'AIR

La première fonction que le mammifère exerce en venant au monde, le cri par lequel l'embryon perfectionné annonce qu'il a rejoint sa place dans l'évolution, la voix, est le progrès spécial de notre quatrième jour de *Manou*, pendant lequel les grillons ont appris à chanter, les grenouilles à coasser, les oiseaux à gazouiller, les mammifères à mugir, à hurler, à rugir. à braire, à hennir, et l'homme à parler. Aussi, les Brahmines ont-ils choisi l'expression par la parole, la manifestation du Verbe divin, pour caractéristique du cinquième règne, le règne parleur (1). Il y a des animaux qui imitent la parole, et il y aura dans les cycles futurs des animaux parlants (2), mais actuellement le langage proprement dit est réservé à l'homme, qui forme à lui seul le cinquième règne. Les embranchements de ce règne, les diverses races humaines, sont indiquées par les divisions naturelles du langage. Toutes les races aryennes parlent des langues plus ou moins dérivées du sanscrit ; les autres, depuis le basque jusqu'au chinois, sont de lointaine provenance atlante, ou viennent de la Lémurie plus lointaine encore ; tous les êtres humains vivant sur la planète, depuis l'Australien aux jambes

(1) Règne *Vatch*. Les organes actifs de la paroie correspondent aux organes passifs de l'ouïe (*Srota*), et au son (*Sabda*) ou vibration universelle.

(2) Il y en a eu dans le passé, mais artificiels, produits par la terrible magie des Atlantes.

grêles jusqu'à l'Hindou au front noble, appartiennent à l'une de ces trois grandes races ou proviennent de leurs croisements.

La science moderne ne vole pas plus haut que l'aigle : elle n'a classé que les habitants de la terre, de l'eau et de l'air : elle ignore les célestes ondines, et les divines salamandres, et les sylphes de vie. Au delà de la matière solide, liquide et gazeuse, à part certaines hypothèses (1) comme l'yliastre de Paracelse, le protyle de Dumas, la matière radiante de Crookes, et l'éther qui nous appartient, elle ne suppose que des forces immatérielles : comme si le pur esprit, la pure force et la pure matière pouvaient exister les uns sans les autres ; comme si tout ce qui existe, même la conception mentale et l'imagination, ne possédait pas une réalité relative à la fois essentielle, dynamique et substantielle. La science est enchantée : elle n'a pas encore franchi le cercle magique, le cercle du feu.

Déjà cependant les antiques Plutoniens, Zénon, Empédocle, Héraclite, résolvaient l'univers dans le feu, tandis que les Neptuniens, Thalès et Xénophane, voyaient dans l'eau la source de toutes choses (2). La substance des plans supérieurs, eau, air ou feu transcendants, est en effet l'origine et le dissolvant des formes matérielles. Même sur notre plan, la propriété du feu est de dissoudre les formes. Le feu n'est pas

---

(1) Hypothèses qui font reculer peu à peu le domaine hypothétique des forces immatérielles.

(2) Le conflit s'est renouvelé de nos jours à propos de l'origine ignée ou sédimentaire des terrains primordiaux.

un élément à proprement parler, mais c'est une forme de l'énergie qui fait passer les corps d'un état à un autre, qui engendre et détruit les solides, les liquides et les gaz. Souterrain, humain, céleste, le feu est partout : il s'interpose entre les trois autres éléments vulgaires par la fusion de la glace et l'ébullition de l'eau. Sa place dépend du nombre d'éléments que l'on compte, et on peut à volonté l'énumérer en tête des autres, ou entre deux quelconques, ou au milieu de tous. Il est la manifestation dans notre monde de certaines propriétés des éléments supérieurs.

Le triangle sombre des éléments vulgaires est le reflet inverse du triple feu occulte, des éléments transcendants appelés en mystique l'océan de feu, le vent de feu et la flamme, ou l'eau, le feu et l'air supérieurs (1). Ce triangle flamboyant devient un carré par l'adjonction du cinquième ou septième élément, l'éther (2), placé en quelque sorte à cheval sur la limite du plan sensible (3). Les pyramides, dont le nom même est dérivé du feu, représentaient la constitution de l'univers par leurs quatre faces triangulaires; nous en tenterons l'escalade, depuis la base solide, à travers les dilatations et raréfactions progressives de la matière, jusqu'à la pointe aiguë par où le plein se perd dans le vide.

Cette raréfaction n'a lieu du reste qu'au point de vue de la densité physique, et ce qui est obscurité

(1) *Apas*. *Tédjas*, *Vayou*.
(2) *Akasha*.
(3) Entre le *Bhour-loka* et le *Bhouvar-loka*.

pour l'œil de matière, un chaos pour les sens, est pour la raison et pour la vision spirituelle un monde de lumière. Pour le solitaire des sommets, l'air le plus pur des plaines est une brume irrespirable, et, envisagé de l'au-delà, le protyle le plus homogène paraî-prodigieusement complexe. L'espace interstellaire appartient toujours au plan sensible, et nous reste perceptible, bien que sous une forme toute négative : ce vide initial est la plate-forme terminale d'où les esprits ailés s'élancent vers le véritable infini. Les trois éléments supérieurs du plan sensible sont en même temps les éléments inférieurs du plan supersensible, et cet éther de la science est le rebut de l'éther brahmanique (1).

On commence à enseigner dans les manuels modernes que la matière occupe l'espace sous deux formes, celle qui peut être perçue par nos sens et celle qui leur échappe, autrement dit la substance pondérable et l'éther. De temps immémorial, le Brahmanisme a exploré cette *ultima Thulé* scientifique, la théorie de l'éther, empruntée aux Grecs, qui la tenaient des Hindous. Aussi, tandis que les propriétés occultes de l'*Akasha* et les caractères spéciaux de ses nombreuses subdivisions sont parfaitement connus des initiés orientaux, les savants d'Occident ne sont pas

(1) Exotériquement aussi *Akasha* est le nom générique de tous les éléments hyperphysiques, depuis l'azur de l'air jusqu'à l'âme universelle : *Akasha* est donc la synthèse d'*Apas*, *Tédjas* et *Vayou*, éléments supérieurs, lorsqu'on l'énumère après l'eau, l'air et le feu grossiers : mais, en réalité, la synthèse de ceux-ci n'est que *Prithoi : Akasha* est la substance du second plan, *Mahâkasha* celle du troisième et ainsi de suite.

encore d'accord sur la nature de l'éther, doté par eux de propriétés diverses et quelquefois contradictoires, selon le département spécial de la science où s'exercent leurs recherches.

« L'éther, où aboutissent en définitive toutes les routes scientifiques, a été inventé ou découvert par les astronomes pour servir de base à la théorie de la gravitation : ils en ont fait un fluide d'une extrême ténuité, n'offrant aucune résistance sensible aux mouvements des corps célestes. Puis, en physique, ce fluide fut identifié avec les impondérables, abandonnés aujourd'hui. Ensuite vint la théorie dynamique de la chaleur, et l'éther fut considéré comme le substratum des ondulations lumineuses ; mais les expériences sur la dispersion et la polarisation de la lumière ne tardèrent pas à le transformer en un milieu moléculaire et élastique, puis en une substance composée d'atomes matériels et sans extension, séparés par de sensibles distances. Bientôt Clerk Maxuell renversa cette théorie dans son *Traité d'électricité et de magnétisme*, et enfin William Thompson transforma l'éther en un milieu homogène, incompressible, matériel et continu, au sein duquel des mouvements tourbillonnants prirent la place des anciens atomes, bien que, comme le fait remarquer Stallo avec beaucoup de justesse, tout mouvement soit impossible dans un milieu de ce genre, et que l'éther ainsi conçu, dépouillé de tous les caractères de la matière, ne puisse plus être considéré que comme une entité métaphysique (1). »

---

(1) H.-P. Blavatsky, *Secret Doctrine, passim.*

La métaphysique étant précisément l'horizon où s'arrête la science et où débute le Brahmanisme, ce ne sont pas les mystiques qui trouveront à redire à cette constatation, eux qui de tout temps ont appelé divine leur *Akasha*, et leur éther *Pater omnipotens !* Divinité toute-puissante, en vérité, et seule digne de réunir les suffrages du matérialiste et de l'idéaliste, à condition que l'un et l'autre soient transcendants, soient jusqu'au bout ce qu'ils veulent être. Car si le rocher pèse, si l'arbre vit, si l'homme pense, c'est qu'ils sont des cristallisations de l'éther : l'éther, matrice commune de la pierre, et de l'herbe, et de l'être vivant, est l'entité métaphysique par excellence, l'au-delà et la source de la nature sensible.

Les hypothèses de la science, parfois contradictoires entre elles, s'accordent toujours sur quelque point avec nos théories. Ainsi l'idée de Metcalfe, qui faisait de l'éther un fluide émané des soleils, une force positive pénétrant la matière sensible, correspond à notre idée du sang cosmique, du fluide solaire et vital, bien que nous considérions le soleil comme un réservoir et non comme un créateur de ce fluide. Nous n'avons rien à redire non plus à la théorie de Cauchy, car on se convaincra facilement que dans un éther composé d'atomes sans dimensions et séparés en conséquence par des distances relativement considérables il faut, pour expliquer la transmission du mouvement, supposer l'existence d'un éther inter-éthérique, et ainsi de suite à l'infini, le problème reculant de substance à substance et d'élément à méta-élément, et finissant toujours par dépasser même la plus profonde métaphysique.

Repoussant d'un pied hardi la solidité relative de notre atmosphère terrestre, si nous pouvions plonger dans l'océan alchimique avec des nageoires de rêve, nous trouverions dans les profondeurs incommensurables de l'eau céleste (1) une pureté trop calme et une virginité trop glaciale pour remplir nos aspirations même les plus idéales. Dans l'abîme sans rivages du Verseau circule et se nourrit pourtant une faune colossale, depuis les astres léviathans jusqu'aux bolides infusoires : troublée par leur agitation, l'onde surnaturelle s'épaissit à leur voisinage, et ce brouillard, moins dense que nos gaz les plus raréfiés, tient en dissolution la nourriture en même temps que les détritus de ces monstrueux organismes.

Les astres, poissons cosmiques, sont entièrement composés de ce *phagma*, et naissent de la condensation de nébuleuses obscures, dont la circulation autour des soleils produit les variations d'éclat de certaines étoiles. Plusieurs de ces continents de substance forment à notre soleil un lointain cortège de molles et invisibles planètes. Plus condensée, l'eau transcendante devient la viscosité énorme des globes extérieurs de notre système, comme Jupiter, composé, paraît-il, de substances à l'état critique entre les solides, liquides et gaz que nous connaissons sur terre : ces géants sont d'actifs dévoreurs de *phagma*. Parvenues au degré de condensation terrestre, les planètes continuent à se nourrir de la céleste manne :

(1) *Apas*. A cet élément correspondent les facultés d'assimilation (*Rasa*) et d'excrétion (*Payou*).

mais, à mesure que le nourrisson grandit en matérialité, le lait de la mère divine se fait plus clair et plus rare, jusqu'à ce que la planète devienne nourrice à son tour.

Grâce à ses facultés d'assimilation et à ses organes de goût transcendant, chaque astre choisit dans l'eau alchimique et attire dans son voisinage les substances qui conviennent à sa nourriture : chaque planète possède son règne minéral à elle, comme sa faune, sa flore et son humanité spéciale, ou encore des règnes naturels ne ressemblant en rien à ceux-là, des fleurs qui sont des femmes peut-être, ou des arbres aux fruits de diamant.

« Les éléments de notre planète, en leurs combinaisons, diffèrent de ceux des autres planètes solaires autant que des éléments cosmiques extérieurs à notre système. L'eau, l'air, la terre et même le feu sont les productions déjà recombinées des atmosphères de globes déjà formés. Il existe dans l'espace un perpétuel échange d'atomes, qui proportionnent et permutent leurs équivalents de combinaison sur chaque planète, et passent par des formes d'existence dont votre science n'a jamais rêvé.

« Notre globe a son laboratoire spécial sur les confins de l'atmosphère, et, en les traversant, chaque atome, chaque molécule change de nature et devient différent de son état originel. La dernière formation des atomes en molécules physiques est produite dans notre atelier terrestre et pas ailleurs. Et même durant son passage à travers notre atmosphère, cette matière subit certains changements de nature. L'atmosphère

supérieure est la bouche de la terre, l'inférieure son poumon : aussi l'homme se nourrit du rebut de sa mère (1). »

L'aliment préféré de notre planète semble être le fer (2). Son auréole sidérale est composée presque entièrement de cette substance, suspendue dans un état de dissolution sous-moléculaire difficile à comprendre en l'état actuel de la science. Elle nous semble parfaitement transparente bien que la scintillation des étoiles soit produite par ses mouvements perpétuels. Cette atmosphère est appelée dans le Véda la région des nuages pluvieux (3), parce qu'elle est la source réelle des phénomènes météorologiques, et aussi parce que ces hyper-nuages pleurent constamment (4) sur la terre leurs gouttes ferrugineuses, larmes d'or de la nuit apparaissant parfois sous forme d'étoiles filantes.

Notre planète se nourrit et s'engraisse de ce *phagma*, dont l'accrétion explique en partie l'accélération du mouvement lunaire et l'ensevelissement des strates géologiques. Au cours d'un jour de Manou, cet accroissement pourrait s'élever, selon la théorie brahma-

---

(1) H.-P. Blavatsky, *Secret Doctrine*, *passim*.

(2) *Sidéros* signifie à la fois fer et astre.

(3) Le *Rig-Véda* énumère six atmosphères terrestres : *Nabhastala* et *Nabhas*, les régions inférieures et supérieures de l'air, où sont les nuages matériels ; *Meghavartman*, la région des nuages transcendants (d'où vient la pluie mystique, *Pardjanya* produit du sacrifice) ; *Sourapatha* ou *Souravithi*, la piste des dieux lumineux ; enfin *Vayou-vartman*, la région du vent mystique, et *Vyôman* ou l'*Akasha*, la sphère céleste.

(4) Il ne se passe pas une minute sans chute d'étoiles filantes.

nique, à 1/73e du rayon terrestre : mais il est compensé à partir du milieu du cycle par une sorte d'évaporation inverse (1). Parvenues à maturité, les planètes commencent à rendre au dissolvant universel la substance qu'elles lui ont empruntée. Leur diminution de volume, commencée par la compaction ou création, se continue par la dissolution ou absorption dans l'ambiance. Chez les satellites du soleil ou des autres planètes, vivants et surtout morts, cette évaporation s'opère avec une intense rapidité, parfois ridée par quelque accident ou fracture finale (2). Ainsi, comme nous, les astres sont poussière et retournent en poussière.

Le soleil est lui-même entouré d'une énorme lentille de cette poussière sidérale, s'étendant au delà de notre orbite terrestre, et que certaines conditions d'éclairement nous permettent de voir sous la forme de la lumière zodiacale : à l'état de complète dissolution ou de liquide, cette atmosphère phagtique s'étend beaucoup plus loin encore. Enfin autour de l'astre central gravitent des anneaux paraboliques de cette substance, et aussi des comètes occultes ou invisibles, peut-être des comètes mortes.

« Bien haut au-dessus de la surface de notre terre, l'air est imprégné et l'espace est rempli d'une véritable masse de poussière magnétique ou météorique,

---

(1) L'épaisseur actuelle des strates est évaluée par Flammarion à 43.200 mètres.

(2) Les bolides et uranolithes, qu'il ne faut pas confondre avec les étoiles filantes, proviennent sans doute d'accidents de ce genre.

qui n'appartient même pas à notre système solaire. Emportée à travers l'espace avec toutes les autres planètes, la terre reçoit une plus grande quantité de cette matière sur son hémisphère arctique, où en conséquence il y a plus de continents, *comme aussi plus de neige et d'humidité.*

« Des millions de météores et de particules infinitésimales atteignent tous les jours et tous les ans notre globe; tous les couteaux de nos temples sont faits de ce fer céleste, qui nous parvient sans avoir subi aucun changement, le magnétisme de la terre retenant ses molécules en cohésion. La neige est pleine de ce fer météorique et de ces particules magnétiques, et on en trouve des dépôts jusqu'au fond des océans.

« *De la matière gazeuse* s'ajoute continuellement à notre atmosphère par la chute incessante de cette substance, et pourtant la science en est encore à se demander si le passage de la terre à travers une région où il y ait plus ou moins de ces masses météoriques peut avoir quelque influence sur la hauteur de notre atmosphère ou même sur l'état du temps. Je la croyais au courant de ce fait que les périodes glaciaires aussi bien que celles qui rappellent la température des âges carbonifères sont dues à la décroissance et à l'accroissement ou plutôt à l'expansion de notre atmosphère, expansion provenant elle-même de cette présence météorique.

« En tous cas, nous savons que la *chaleur reçue par la terre du rayonnement du soleil est tout au plus un tiers*, *ou même moins*, *de la quantité de chaleur qu'elle*

reçoit directement des météores (1). La science attache à la fois trop et trop peu d'importance à l'énergie solaire et au soleil lui-même. Le soleil a très peu à faire avec la chaleur, et rien du tout avec la pluie. Tous les changements et troubles atmosphériques sont dus aux magnétismes combinés des deux grandes masses entre lesquelles notre atmosphère est comprimée.

« La terre est un conducteur électrisé dont le potentiel change constamment grâce à sa rotation diurne et à son mouvement annuel : de là tous les phénomènes de courants terrestres, de magnétisme terrestre et d'électricité atmosphérique : de là les refroidissements et échauffements successifs de l'air, la formation des nuages et de la pluie, des orages et des vents.

« Vous trouverez peut-être cela dans certains manuels. Mais la science ne voudra pas admettre que tous ces changements viennent du magnétisme akasique engendrant incessamment des courants électriques qui tendent à rétablir l'équilibre troublé... En dirigeant la plus puissante des batteries électriques, la forme humaine électrisée par un certain procédé, vous pouvez faire cesser la pluie sur un point donné, et produire, comme disent les occultistes, un trou dans le nuage pluvieux : en employant d'autres appareils fortement magnétisés dans un espace isolé pour ainsi dire, vous pouvez faire pleuvoir artificiellement.

« Vous connaissez l'effet des végétaux sur les nuages, vous savez comment ceux-ci sont attirés

(1) En conséquence, l'eau alchimique pourrait être appelée éther calorique.

au-dessus des arbres par leur nature fortement magnétique... La moindre contraction musculaire est toujours accompagnée de phénomènes électriques et magnétiques ; il y a un rapport intime entre le magnétisme de la terre, les changements de temps et l'homme, qui serait le meilleur baromètre vivant s'il savait se déchiffrer proprement.

« Nous ne voyons pas un phénomène dans la nature qui n'ait absolument rien à faire avec le magnétisme ou l'électricité, puisque partout où il y a mouvement, friction, chaleur, lumière, là aussi le magnétisme et son *alter ego* l'électricité apparaîtront toujours comme cause ou comme effet, ou plutôt comme les deux si nous approfondissons la manifestation jusqu'en son origine.

« Les plus fausses conceptions de la science consistent dans ses notions limitées sur la loi de la gravitation, dans sa négation que la matière puisse être impondérable, dans son terme nouvellement inventé de *force*, et dans cette absurde idée, tacitement acceptée, que la force est capable d'exister *per se*, ou d'agir, ainsi que la vie, en dehors de la matière, indépendamment d'elle, ou autrement que par elle ; en d'autres termes, que la force est autre chose que la matière dans un de ses états les plus élevés, dont la science ignore et nie les trois derniers ; enfin dans sa complète ignorance de ce Protée universel, le magnétisme et l'électricité, de ses fonctions et de son importance dans l'économie de la nature. Dites à la science que dès le déclin de l'empire romain, quand le Breton tatoué venait offrir à l'empereur Claude son *Nazzar*

d'électro sous forme d'un collier d'ambre, il y avait des hommes qui, à l'écart des races immorales, en savaient plus long sur l'électricité et le magnétisme que les savants actuels, et la science rira de vous (1). »

Casqués d'audace, cuirassés de pureté, et montés sur l'hippogriffe de l'intuition, nous pouvons désormais franchir le cercle de feu où sont retenues les planètes dormantes et les satellites morts, et nous élancer à travers l'océan de flamme que respirent les divines salamandres, où resplendissent les vivantes opulences (2). Rien de corruptible ne subsiste en cet ardent fluide, dont les molécules même sont appelées Dévoreurs et Vies de feu, et dont les seuls habitants possibles sont les soleils solitaires, les inquiétantes nébuleuses et les effrayantes comètes.

Répandu dans les profondeurs de l'espace, jusqu'à quelques milliards de lieues, à l'état invisible et transparent, l'*orasma* solaire ou feu alchimique (3) s'épaissit autour des astres éclairants et des planètes les plus avancées. La nôtre en est auréolée à une hauteur prodigieuse, et, bien que l'intensité de l'azur nous empêche d'apercevoir les effets diurnes de cette gloire perpétuelle, son reflet illumine certaines nuits du flamboiement des aurores boréales et aus-

(1) Lettre d'un *Gourou*.

(2) Les huit *Vasou*, sujets d'*Agni*, sont les corps célestes lumineux par eux-mêmes.

(3) L'élément *Tédjas* ou l'invisible (*Aroupa*) acquiert ses premières formes (*Roupa*); aussi *Agni* est-il considéré comme le roi du monde visible (*Bhour-loka*).

trales : ruissellement de la chevelure d'or de notre planète, ondulant au moindre souffle de feu, sur le manteau immaculé de neige endormie qui couvre ses épaules.

Les fauves toisons de la planète frissonnent d'incessantes décharges électriques. Concentré vers les pôles, l'*orasma* terrestre produit au nord magnétique une protubérance appelée le bonnet de la mère, au sud une dépression nommée par euphémisme les pieds, l'abîme et le toujours caché. Le globe enveloppé de son atmosphère ignée ressemble ainsi à une sorte de poire, et tous les atomes du brouillard de feu possèdent une forme analogue.

Ces pôles sont les soupapes de sûreté par où s'écoule le trop-plein du magnétisme terrestre, et sans lesquelles notre globe aurait fait explosion depuis longtemps : ils ne sont pas situés sur la terre, ni dedans, mais au-dessus de sa surface, et si l'aiguille aimantée plonge au nord, c'est qu'elle est repoussée par le pôle magnétique de même nom plutôt qu'attirée par celui de nom contraire. Les pôles sont appelés, en occultisme, le dragon rouge et le dragon bleu.

« L'eau de la vie coule autour du corps de la mère et l'anime : à une extrémité, elle sort de sa tête ; elle se souille à ses pieds ; elle se purifie dans son cœur, qui bat sous la base de la sainte *Shambalah* (1). Car c'est dans la ceinture de l'habitation de l'homme que se trouvent cachées la vie et la santé de tout ce qui respire...

---

(1) La terre heureuse, l'Inde intégrale, la région de l'Asie où la déclinaison de l'aiguille aimantée est nulle.

« La doctrine occulte corrobore la tradition populaire selon laquelle il existe une fontaine de vie dans les entrailles de la terre et au pôle nord. C'est le sang de la terre, le courant électro-magnétique qui circule à travers toutes les artères et qui est emmagasiné, dit-on, dans son nombril (1). »

Toutefois les effets de l'*orasma* sur notre planète sont peu de chose en comparaison de leur intensité et de leur magnificence sur des planètes plus avancées. Ils donnent à Vénus la ceinture d'argent que l'on aperçoit lorsqu'elle passe devant le soleil, et la lueur cendrée qui a tant intrigué les astronomes. Mercure se présente aussi devant le soleil avec un anneau violet égal au tiers de son diamètre, plus brillant que le soleil même, et un point lumineux situé presque au centre de cet anneau. On a attribué ces aspects à des illusions d'optique, à des nuages, à des phosphorescences atmosphériques, à des actions magnétiques et électriques, à des aurores boréales : ce sont en effet des aurores, générales et perpétuelles. Les effets orasmiques sont moins sensibles sur les planètes inférieures : on a cependant observé dans la coloration de Jupiter des recrudescences coïncidant avec celles de nos aurores boréales.

On a déjà remarqué aussi une grande analogie entre les spectres fournis par l'étincelle électrique, les aurores boréales et les chevelures des comètes. Longtemps celles-ci ont été prises pour des astres matériels, composés d'un noyau solide et d'une longue

(1) H.-P. Blavastky, *Secret Doctrine*, *passim*.

traînée de gaz enflammés, jusqu'au jour où l'on a découvert que notre terre venait de traverser la queue d'une de ces vagabondes, sans que les astronomes en aient perçu d'autre signe qu'une légère aurore boréale, « comme si cette queue n'était elle-même qu'une aurore ».

Si l'analyse au spectroscope prouve la présence de certains corps dans les astres, elle ne prouve nullement qu'ils y existent à l'état terrestre ou en combustion : la sensibilité subtile de cet instrument, capable de déceler dans la flamme d'une bougie la présence d'un millionième de milligramme de sodium, est parfois une ironique antithèse au matérialisme de ceux qui, s'en servant, prétendent éclairer la splendeur sacrée d'*Agni* à la lueur falote de leur lanterne, comparer sa subtilité au vide de leur machine pneumatique, et mesurer sa vitesse par celle d'un boulet de canon.

L'occultiste italien Jérôme Cardan a émis dès le XVI[e] siècle l'opinion, peu galante mais juste, que la trop magnifique chevelure des comètes ne leur appartenait pas, que c'était une illusion produite par la réfraction de la lumière solaire à travers le globe de leur noyau.

De nos jours, l'astronome Flammarion, qui est un philosophe, un poète et un intuitif en même temps qu'un savant, a perfectionné cette théorie en remplaçant le faisceau lumineux par « un rayon électrique ou autre » produisant un effet tout spécial sur l'éther répandu dans l'espace, et qui, pour être d'une extrême ténuité, n'en est pas moins réel.

« Pour expliquer les immenses queues de comètes

qui se montrent toujours à l'opposé du soleil, et pour éviter les translations impossibles qui nous ont frappés à propos des grandes comètes de 1680, 1843, 1882, il faut et il suffit que la comète agisse sur l'éther à la façon d'une lentille, non pas précisément en réfractant les rayons lumineux, mais plutôt en produisant une ondulation électrique encore plus légère que celle des aurores boréales qui se forment aux limites même de notre atmosphère... On a vu la lumière des queues cométaires, notamment en 1843, 1860, 1874, onduler comme celle de l'aurore boréale. Nous ne connaissons pas la substance de l'éther : pourquoi ne serait-elle pas lumineuse, étant électrisée ou traversée d'un mouvement rapide d'un certain ordre? Mystère sans doute, mais il vaut mieux l'avouer que de croire la théorie faite (1). »

L'*orasma* répandu dans le système solaire devient en effet visible lorsqu'il est excité ou plutôt garanti comme une ombre lumineuse derrière le bouclier des comètes, et forme les immenses chevelures que ces astres semblent secouer à la face du soleil comme un défi aux lois de la gravitation. Il ne s'ensuit pas qu'on doive les traiter, avec Herschel et Babinet, de riens visibles, de nihilités chevelues. Ces errantes jouent au contraire un rôle capital dans la genèse des mondes : le Brahmanisme voit en elles des spermatozoïdes célestes (2), germes de soleils et de planètes. Elles possèdent d'ailleurs, sous leur queue postiche, une tête et une chevelure bien à elles.

(1) *Astronomie populaire*.
(2) *Tédjas* signifie à la fois semence virile et lumière.

Képler disait qu'il y a autant de comètes dans le ciel que de poissons dans l'Océan, et aurait pu ajouter que la faune céleste contient autant d'espèces diverses que la faune marine. Une comète complète est une nébuleuse individualisée, un noyau de pur *orasma*, c'est-à-dire de matière dans son cinquième état, enveloppé d'une énorme atmosphère (1) de substance dynamique ou de force substantielle, voyageant dans l'espace, sous une forme plus ou moins sphérique, avec une énorme rapidité (2). Ce noyau est de même nature que la photosphère solaire, et c'est pourquoi, lorsqu'une comète passe devant le soleil, ce passage reste complètement invisible, ou bien le noyau paraît plus lumineux que le soleil lui-même : quant à la nébulosité qui l'entoure, elle est composée de substance un peu moins immatérielle, peut-être d'une sorte de *phagma* orastique ; cette couronne cométaire, repoussée par la couronne solaire, cette lumière refoulée par de la lumière, s'aplatit du côté du soleil, s'allonge du côté opposé, et dans ce prolongement apparaissent bientôt les irradiations aurorales dont l'intensité augmente à mesure que la comète se rapproche du soleil et diminue à mesure qu'elle s'en éloigne, jusqu'à ce qu'elle reprenne enfin sa forme primitive de nébuleuse.

Nous ne voyons qu'un très petit nombre de comètes, celles qui, déjà captées par le soleil, entrent dans

(1) Cette nébulosité est quelquefois plus grosse que notre soleil.

(2) A l'élément *Tédjas* correspondent la faculté de mouvement (*Pada*) et la propriété de visibilité (*Amsi*).

l'atmosphère orastique de notre système. Mais l'espace est rempli d'amas nébuleux du même genre, les uns se précipitant à travers la nuit, les autres relativement immobiles, tourbillonnant autour d'un ou plusieurs centres d'attraction. Les plus gigantesques de ces tourbillons nous apparaissent vaguement sous forme de nébuleuses insolubles. Notre système a passé par un état analogue, que la science rétrospectrice appelle le brouillard de feu primordial, mais qui en réalité n'était ni primordial ni composé de brouillard, et ne contenait rien non plus qui ressemblât à du feu, ou même à de la chaleur. Tous ces mots sont insuffisants jusqu'au ridicule pour nous donner la moindre idée des forces transcendantes et complètement inconnues qui forment les mondes dans la profondeur du temps, de l'espace et de la spiritualité.

La chaleur et la lumière sont des vibrations qui, produites par certains corps célestes, traversent sous une forme inconnue l'espace toujours sombre et glacé, et déterminent dans notre atmosphère grossière des effets que nos sens perçoivent sous forme de matière échauffée et éclairée. Nous ignorons sous quelle forme ces émanations voyagent dans l'espace et sous quelle forme elles existent dans le foyer dont elles rayonnent. Le plus subtil de nos sens, la vue, nous montre bien le soleil comme un corps lumineux, mais le tact par lequel nous percevons la chaleur ne nous apprend rien sur sa température, encore moins sur sa constitution réelle.

Avec une stupéfaction qui dure encore, les astronomes, à plusieurs reprises, ont vu des comètes tra-

verser la couronne et même les flammes solaires et en sortir saines et sauves, sans être aucunement dérangées dans leur majestueux essor. Flammarion se demande comment tel imprudent papillon céleste ne s'est pas consumé dans ces flammes « dont l'inconcevable ardeur s'élève à plusieurs centaines de milliers de degrés et qui, jointe à la formidable puissance de l'attraction solaire, aurait dû saisir, déchirer, anéantir, la pauvre aventurière céleste », et conclut philosophiquement que le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Or, le vrai, c'est le fait observé, et l'invraisemblable, ce sont les hypothèses scientifiques sur la constitution du soleil et sa température, celle-ci oscillant d'ailleurs entre les 1.600 degrés de Pouillet et les 10 millions de degrés de Secchi, tandis que la limite d'âge imposée à notre système peut varier à l'aise, depuis les 25 millions d'années dans lesquelles Thomson enferme tout le passé et tout l'avenir de l'astre central, jusqu'au milliard d'années réclamé par Huxley rien que pour expliquer les transformations organiques de sa pauvre petite planète. Le flambeau de l'éternité n'est pas un bec de gaz alimenté à l'hydrogène : « il n'est ni tangible, ni dimensionnel, ni même aussi moléculaire que votre électricité » ; et il ne risque pas de s'éteindre de si tôt, pour la bonne raison qu'il ne brûle pas.

« Le soleil que nous voyons n'est pas du tout la planète centrale de notre petit univers, mais seulement son voile ou sa réflexion, ce soleil visible ne contient rien qui ressemble à de la matière minérale ou à du

feu, bien que nous-mêmes, en parlant votre langue civilisée, soyons obligés d'employer des expressions telles que vapeurs et matières magnétiques. Passant comme font les comètes à travers un reflet, il n'est pas étonnant que la dite vapeur n'ait pas d'effet visible sur ces corps légers : mais elles ne pourraient passer dans l'aire d'attraction sans être immédiatement annihilées par cette force dont aucun *vril* ne peut donner une idée adéquate, puisqu'il n'y a rien sur terre qu'on puisse lui comparer.

« La lumière coronale contient du fer aussi bien que d'autres vapeurs (1). Vous dire en quoi elle consiste est inutile, puisque je suis incapable de traduire les mots que nous employons, et qu'aucune matière de ce genre n'existe, au moins dans notre système planétaire, en dehors du soleil. On ne peut appeler cela ni chromosphère ni atmosphère, car c'est tout simplement l'*aura* magnétique et toujours présente du soleil, que les astronomes aperçoivent pendant quelques instants au cours d'une éclipse, tandis que certains de nos disciples la voient quand ils veulent, en se mettant, bien entendu, dans un certain état d'induction : c'est une contre-partie des flammes rouges.

« On peut voir la couronne dans les cristaux de Reichenbach ou tout autre corps fortement magnétique. La tête d'un homme dans une condition de forte extase, lorsque toute l'électricité de son système

(1) « Tous les *éléments* terrestres familiers à la chimie, mais dont aucun ne mérite réellement ce nom, sont présents dans les robes extérieures du soleil, avec bien d'autres inconnus de la science, qui n'ont pas encore atteint notre globe ou n'y ont pas encore été découverts. »

est concentrée autour du cerveau, présentera, surtout dans l'obscurité, une parfaite ressemblance avec le soleil durant ces périodes. Le premier artiste qui ait peint des auréoles autour de la tête de ses dieux et de ses saints n'était pas un inspiré ; il s'est seulement autorisé, pour cette représentation, des peintures des temples, des traditions des sanctuaires et des salles d'initiation où ces phénomènes avaient lieu.

« Cette émanation, que la science attribue à l'hydrogène dans les flammes qui entourent le soleil, dans la couronne intérieure, est d'autant plus forte et plus brillante qu'elle est plus rapprochée de la tête ou du corps émettant l'*aura*. Le fait que ces flammes ne sont pas toujours présentes en égale quantité prouve simplement la fluctuation constante de la matière magnétique et de son énergie, dont dépendent aussi la variété et le nombre des taches ; dans les périodes d'inertie magnétique, les taches disparaissent ou restent invisibles. Les variations dans la couronne n'ont aucun effet sur les climats terrestres, mais les taches en ont un (1).

« Plus loin jaillit l'émanation et plus elle perd de son intensité ; elle s'apaise graduellement et finit par s'effacer : de là la couronne extérieure dont la forme rayonnante est due entièrement à ces phénomènes. Leur luminosité provient de la nature magnétique de la matière et de l'énergie électrique, et pas du tout de particules intensément chaudes comme l'affirment

(1) La science a reconnu la remarquable identité des courbes graphiques représentant la variation des aurores boréales, des taches solaires et de l'aiguille aimantée.

certains astronomes. Peut-on s'imaginer le feu des *Djaïna* nourri de matière purement minérale, et des météores fortement chargés d'hydrogène fournissant au soleil une immense atmosphère de gaz enflammé! En vérité, nous sommes tentés de sourire quand nous entendons employer les expressions de matière solaire, de vapeurs et de gaz chassés par de puissants tourbillons et cyclones, car nous savons que ces lumières et ces flammes sont simplement la substance magnétique dans son état ordinaire d'activité. Les longs filaments blancs, les grandes flammes terminées en spirales de feu, et les nuages transparents ou plutôt les vapeurs formées de fils délicats de lumière argentée suspendues sur ces flammes ne sont que l'aura magnéto-électrique, le *phlogiston* du soleil.

« Le soleil est le cœur et le cerveau de notre univers de pygmées : nous pourrions comparer ses *facula*, ces millions de petits corps intensément brillants dont se compose la surface du soleil en dehors des taches, aux corpuscules sanguins de ce luminaire, bien que quelques-uns, comme le suppose correctement la science, soient aussi grands que l'Europe. Ces corpuscules sanguins sont la matière électrique et magnétique dans ses sixième et septième états.

« La science a de terribles atouts contre elle en étudiant cette planète ; heureusement pour nous, nous n'avons pas les mêmes difficultés; la plus importante vient des tremblements constants de notre atmosphère, qui empêchent les savants de juger correctement le peu qu'ils voient. Un tel obstacle n'a jamais barré la route des anciens astronomes chaldéens et égyptiens;

ce n'en est pas un pour nous non plus, car, connaissant toutes les conditions akasiques, nous avons les moyens d'arrêter ces tremblotements ou de réagir contre eux. Ce secret, pas plus que celui de faire la pluie, à supposer que nous le divulguions, ne serait d'aucune utilité pratique pour vos hommes de science, à moins qu'ils ne deviennent occultistes et ne sacrifient de longues années à l'acquisition des pouvoirs. Vous imaginez-vous un Huxley ou un Tyndall étudiant *Yog-vidya* (1) *!* »

Les soleils, dont la présence rend l'univers visible, ne sont pas visibles en eux-mêmes : les yeux des hommes ne sauraient apercevoir ces yeux du monde. Nous ne voyons pas le soleil, mais seulement ses robes extérieures ou orasmiques, la photosphère et la chromosphère. Le soleil intérieur, composé d'air alchimique (2), n'est perceptible qu'au toucher transcendant, c'est-à-dire d'une part à cette faculté d'action (3) qui permet, à l'homme seul, de faire des efforts systématiques et raisonnés, de modifier la matière plastique, de la modeler, de la façonner, de la pétrir, et d'autre part à cette faculté de connaissance (4), grâce à laquelle et à ses prolongements artificiels nous pouvons mesurer les forces extérieures, la densité des corps, leur poids, leur masse, tous les effets de l'attrac-

(1) Lettre d'un *Gourou*.

(2) L'élément *Vayou*, que nous traduisons par *plasma*, correspond à la faculté de tact (*Sparsa*) et aux organes de l'action consciente, les mains (*Pani*).

(3) *Karmendriya*.

(4) *Dignyanendriya*.

tion ou de l'universel désir de contact (1), et connaître la matière jusque par delà les limites de la visibilité.

Ici, pour la première fois, la théorie brahmanique nous semble diverger sérieusement de la théorie scientifique, ou plutôt nous ne possédons pas assez de science pour tenter la conciliation ; d'ailleurs nous n'avons pu glaner du système occulte que quelques fragments aussi étranges que disparates, nos maîtres considérant toute révélation astronomique comme encore prématurée : cependant nous n'hésiterons pas à répéter ce que nous avons entendu dire, d'abord parce que nous y croyons, ensuite parce que ces allusions, tombant dans un terrain plus fertile que le nôtre, ouvriront peut-être à des esprits plus savants des horizons plus vastes.

Au fond, la divergence est sans doute plus apparente que réelle. Ce que nous pourrons dire n'infirmera en rien les magnifiques déductions de Képler et Newton. La science explique parfaitement comment agit la gravitation, étant données les apparences, mais ne nous dit rien de ses causes réelles. Tout se passe comme si les corps possédaient une masse ; mais qu'est cette entité mystérieuse (2), et les corps la renferment-ils réellement ? Pour nous, elle constitue la corporéité même, elle réside dans cet éther pondérable que nous appelons *plasma*, répandu dans tout le sys-

(1) L'électricité, sur le plan matériel, naît précisément du contact, intensifié par le frottement.

(2) N'est-ce pas une véritable abstraction métaphysique que cette conception de masse, placée à la base de la physique et de la mécanique, et qui s'exprime par le rapport d'une force à une vitesse résultant d'une distance ?

tème solaire et dans tout l'univers, et elle dépend, pour chaque corps, de l'intensité de son souffle alchimique.

Les planètes les plus matérielles (1) du Brahmanisme sont précisément celles où les corps pèsent le moins : ainsi Mars est plus matériel que la terre, bien que les pierres y soient plus légères ; Jupiter l'est moins, et pourtant, transportés à sa surface, nous n'y pourrions remuer un membre. La lune, qui possède la plus faible masse des astres de notre système, et le soleil, qui possède la plus forte, sont les deux extrêmes de la matérialité et de la spiritualité : l'une est un cadavre ne possédant plus de souffle alchimique propre, l'autre est le cœur vivant de notre monde planétaire, un pur noyau d'air transcendant. La matérialité du soleil, à l'inverse de celle des planètes, décroît de la circonférence au centre. L'astre central est enveloppé d'une couronne, d'une photosphère et d'une chromosphère, au sein desquelles l'*orasma* de notre système produit ses manifestations les plus grandioses : à l'intérieur vient la robe plastique ou aérienne, le *nucléus*, et enfin la *nucléole*, composée d'éther hyper-cosmique (2), ne possédant aucune existence matérielle.

« Les occultistes trouvent que la théorie centrifuge,

(1) Les plus matérielles au point de vue de leur corps physique, non pas au point de vue de leur âme, c'est-à-dire de l'avancement, comme constitution organique et mentale, des êtres qui les habitent : Mercure et Vénus sont plus concrétés, plus compacts que la terre, plus matériels, mais aussi plus vieux et plus avancés en spiritualité.

(2) *Akasha*.

non aidée, ne peut rendre compte de tous les phénomènes d'aplatissement polaire, ni expliquer les difficultés présentées par la densité relative des planètes. Aucun calcul de force centrifuge ne peut nous faire comprendre comment Mercure par exemple, dont la rotation, nous dit-on, n'est qu'un tiers environ de celle de la terre, tandis que sa densité est d'environ un quart plus grande, possède une compression polaire plus de dix fois supérieure à celle de notre planète (1) ; ou encore pourquoi Jupiter, dont le mouvement équatorial est, paraît-il, vingt-sept fois plus rapide, et la densité seulement un cinquième de celle de la terre, présente une compression polaire dix-sept fois plus grande ; ou pourquoi Saturne, avec une vélocité équatoriale cinquante-cinq fois plus grande que Mercure, n'a qu'une compression polaire triple de celle de cette planète. Pour couronner ces contradictions, on nous demande de croire aux forces centrales telles que les enseigne la science moderne, alors que la matière équatoriale du soleil, avec plus de quatre fois la vélocité centrifuge de la surface équatoriale de la terre, et seulement un quart de la gravitation de

(1) Cette lettre a été écrite voilà plusieurs années. Les observations, si difficiles d'ailleurs, sur l'aplatissement et même la rotation des planètes, conduisent à des résultats qui varient d'année en année. Les savants les plus sincères admettent aujourd'hui qu'il est à peu près impossible de mesurer l'aplatissement de Mercure. Même pour notre voisine, Mars, les appréciations varient de 1/16 à 1/219, et encore tous ces nombres sont beaucoup trop forts pour la théorie de l'attraction. Comme dit Flammarion, il y a là quelque mystère. Il y a quelque chose de suspect dans le royaume de Danemark, dans la théorie de la densité.

la matière équatoriale, n'a manifesté aucune tendance à s'enfler vers l'équateur solaire, ni montré le moindre aplatissement des pôles (1). »

La densité attribuée par les calculs astronomiques à notre propre globe est bien supérieure à ce que nous montre l'observation, tout au moins de sa surface, et oblige la science à supposer dans l'intérieur de la terre un noyau métallique presque aussi lourd que du plomb : d'après une autre hypothèse, ce plomb ou ce fer doit être en fusion. Nous n'avons rien à dire à ces théories savantes, pas plus qu'aux théories théologiques, peu embarrassées pour utiliser ce plomb fondu entre les mains de messire Satan. Les unes et les autres sont bien anthropomorphes : l'inquisiteur imaginait l'enfer d'après son âme ; le savant se représente le soleil d'après son calorifère ; cela n'empêche pas l'attraction que nous inspirent les savants ni la répulsion que nous éprouvons pour les bourreaux de n'être nullement proportionnelles à la masse de ces individus. Pour nous, nous n'avons pas besoin de toutes ces hypothèses : il suffit qu'un point *laya* (2) soit fécondé pour qu'il devienne un centre d'attraction proportionnel à ses destinées.

La religion la plus vénérable et la plus naturelle de l'humanité, l'ancien Védisme, adorait le soleil sous la triple forme d'un dieu dans un souffle de feu (3). Dans cette trinité primordiale, les philosophes le con-

(1) Lettre d'un *Gourou*.
(2) Ovules de mondes, points neutres, centres akasiques, les vrais atomes de l'occultisme.
(3) *Agni-Vayou-Souryâ*.

cevaient comme cerveau et pensée du monde, les savants le sentaient comme cœur et vie de notre univers, les poètes et la foule le célébraient comme œil et flambeau de la nature. Plus tard l'aspect scientifique prévalut, et la place d'honneur fut attribuée à *Vishnou* (1) le soleil occulte, l'immense sphère d'éther dont le soleil plastique est le noyau central.

« Le soleil est le cœur de notre monde solaire, et son cerveau est caché derrière le soleil visible. La sensation rayonne de là dans tous les centres nerveux du grand corps, et les vagues d'essence vitale coulent dans toutes les artères et les veines; les planètes sont les membres et le pouls. Le soleil *in abscondito* est le magasin de notre petit cosmos; il engendre lui-même son fluide vital et reçoit toujours autant qu'il donne: et le soleil visible n'est qu'une fenêtre taillée dans le véritable palais solaire, dans la vraie présence: sorte de lentille qui reflète fidèlement l'œuvre intérieure. Si ce voile s'écartait pour une seconde, toutes les planètes seraient instantanément réduites en cendres, comme les soixante mille fils du roi *Sagara* furent détruits par un coup d'œil de *Kapila*.

« Le soleil invisible est composé de ce qui n'a ni nom ni analogue dans rien de ce que connaît votre science sur terre. Ce n'est pas un globe solide, ni liquide, ni même gazeux, mais une gigantesque boule d'électro-mouvement, mouvement qui bat dans toutes

(1) Sous sa forme la plus concrète et la moins métaphysique, *Vishnou* est l'éther pondérable (*Vayou*) répandu sur les trois plans inférieurs de l'univers intégral.

les directions, nourrissant le plus petit atome comme le plus grand génie du même matériel jusqu'à la fin du grand cycle...

« Il y a des forces coexistantes avec la gravitation, et dont votre science n'a jamais rêvé : outre qu'il n'y a pas de gravitation à proprement parler, mais seulement de l'attraction et de la répulsion (1)... La lumière non plus n'est pas un principe indépendant. Tous ces phénomènes ne sont que l'effet des mouvements diversifiés de ce que nous appelons l'*Akasha* : il n'y a en réalité qu'un seul élément, principe et cause de tout le reste...

« La dernière théorie de l'énergie radiante, prouvant qu'à proprement parler il n'existe dans la nature rien de tel qu'un rayon chimique, calorique ou lumineux, est la seule à peu près correcte... En vérité, il n'y a qu'une chose, l'Énergie radiante, qui est inépuisable, qui ne connaît ni croissance ni déclin, et qui continuera son œuvre de génération spontanée jusqu'à la fin du *Mauvantara* solaire... Oui, appelez cela énergie radiante : nous l'appelons la Vie (2), la vie qui pénètre partout, la vie omnipotente, toujours à l'œuvre dans le soleil, son grand laboratoire (3). »

« Le soleil se contracte avec autant de rythme que le cœur humain. Seulement le fluide met un an à

(1) Pour l'occultiste, les phénomènes de lévitation démontrent que le poids d'un corps ne dépend pas uniquement de sa masse.

(2) *Prâna*, le souffle divin, l'air alchimique d'une part, d'autre part la substance du plan supersensible : l'aspect supérieur de l'*Akasha* inférieure, et aussi des éléments que nous venons de décrire.

(3) Lettre d'un *Gourou*.

passer dans les oreillettes et ventricules, et dix ans à faire le tour des poumons, veines et artères : c'est pourquoi le nombre des taches solaires augmente tous les onze ans. Si on pouvait rendre le cœur humain transparent et le projeter sur un écran, tout le monde verrait le phénomène des taches solaires se renouveler à chaque seconde, grâce à la contraction et à l'afflux du sang.

« Ce fluide dont les soleils sont, non pas les générateurs, mais les réservoirs, est le substratum, la base matérielle de la chaleur, de la lumière, du son, de l'action électrique. La chaleur est la réverbération, le son, la répercussion sur notre plan, de ce qui est le mouvement perpétuel de la substance des plans supérieurs.

« Metcalfe prétend que le facteur impondérable et actif qu'il appelle calorique n'est pas une simple forme de mouvement, ni une vibration des particules de la matière pondérable, mais une substance matérielle s'écoulant du soleil dans l'espace, remplissant les vides entre les molécules des corps solides, et nous fournissant par la sensation la propriété appelée chaleur.

« Nous disons qu'il remplit tous les points de notre système solaire, car c'est pour ainsi dire le résidu physique de l'éther, sa doublure sur notre plan. Comme second principe de l'âme universelle (1) et comme force vitale de la nature, il est intelligemment guidé par son cinquième principe.

---

(1) Mme Blavatsky parle ici de l'éther calorique ou de l'eau alchimique, véhicule ou duplicata de l'éther vital et mental.

« *Prâna* est aussi l'éther nerveux. Comme principe inférieur de l'essence primordiale qui est la vie, c'est la vitalité animale diffuse dans toute la nature et agissant d'après les conditions qu'elle trouve pour son activité. Ce n'est pas un produit animal, mais l'animal, la fleur, la plante qui vivent sont ses produits. Les tissus animaux ne font que l'absorber suivant leur état plus ou moins sain ou morbide, mais, remarquons-le bien, seulement dans leur état primo-génital, car, à dater de la naissance de l'entité, ils sont régis, fortifiés et nourris par elle.

« Il descend en plus grande abondance pour la végétation dans le rayon solaire (1) qui éclaire et nourrit la lune, et c'est par le moyen de celle-ci qu'il verse sa lumière pénétrante sur l'homme et sur l'animal, et davantage pendant leur sommeil et leur repos que dans leur pleine activité. Sa trop grande exubérance dans le système nerveux amène aussi souvent la maladie et la mort que sa trop grande rareté (2). »

Frissonnement d'amibe ou course folle de comète, tous les êtres vivent, se meuvent et existent dans et par l'éther pondérable. La nébuleuse solaire n'est pas seulement un brouillard de feu, mais aussi un brouillard de vie et d'énergie, qui se prolonge en s'éclaircissant dans le grand air pur de l'immortalité, par delà les dernières brumes de la matière. Le coup d'aile qui vient de nous emporter aux origines de la vie solaire peut nous emporter à travers les ultimes

(1) *Souskoumna*.
(2) H.-P. Blavatsky, *Secret Doctrine*, *passim*.

profondeurs de l'espace et du temps sans que jamais nous puissions sortir de ce débordement de vie inexorable.

Des ailes, partout des ailes ! Il passe un tourbillon d'ailes devant nos yeux. Il en pousse à nos pieds, à nos talons, à nos épaules, et nous y sentons passer comme un frémissement d'inconnu, l'agitation de vibrations innombrables, voix consolatrices dans le vent, atomes de vie, tristes de leur petitesse dans l'immortalité, effleurements voluptueux d'anges blancs et chastes. Nous perdons pied, nous perdons sens, nous délirons de joie à respirer cet air vierge et vivant, ce souffle venu de toujours et de partout. Qui donc parlait d'oubli et de mort? Notre passé n'est qu'un frissonnement d'ailes, notre avenir n'est plus qu'un essor infini.

Le Brahmanisme considère comme erronée l'hypothèse scientifique d'après laquelle notre planète, transportée soudain au voisinage de Jupiter, sentirait l'océan se glacer et l'air s'épaissir autour d'elle. Sans doute, les conditions de la vie seraient modifiées du tout au tout : mais dans l'embrassement immense de ce père tout-puissant qui est l'éther calorique, aucune de ses filles même la plus faible ne saurait être atteinte par le froid de la mort (1). Or cet embrassement s'ouvre vers l'univers entier. La même foudre dont le dieu sillonne notre ciel fait rouler le char du soleil et

(1) Les planètes meurent, et le soleil mourra aussi, mais d'âge, et non d'un refroidissement contracté dans les courants d'air de l'infini, ni de faim ou faute d'aliment.

échauffe les pôles de diamant de la voûte étoilée. Le forgeron du tonnerre a fourni les enclumes qui tiennent écartelés, vers les points cardinaux, les membres adorables de la grande Héré.

L'éther lumineux, dont la condensation rend visibles, les planètes et les comètes à une distance considérable du soleil, nous permet, épanché sous une forme plus rare à travers l'univers entier, d'entrevoir les tremblantes étoiles. Elles agissent sur nous elles aussi, par l'éther pondérable, mais, en comparaison de leur subtile influence, les perturbations apportées dans la plasticité solaire par l'astre lointain de Le Verrier sont palpables jusqu'à la grossièreté. Du bout de sa plume, aussi, l'astrologie peut copier nos destinées, écrites avec celles du monde en ces lettres divines, saupoudrées d'une poussière d'or.

Les éléments de premier ordre, que nous touchons et respirons sur terre, et dont nous venons d'analyser la forme seconde dans notre système solaire, sont en même temps, sous leur aspect supérieur, des éléments de troisième ordre ou universels. A mesure qu'ils s'étendent vers l'infini, qu'ils se subtilisent vers le vide, leur durée se prolonge dans l'éternité et leurs propriétés différentielles s'atténuent et se fondent dans l'homogène. De la sorte, la trinité des éléments supérieurs s'absorbe dans l'unité de l'élément par excellence, de la force unique, du premier des échelons divins ; car la route des conceptions humaines est le plancher de l'Olympe.

Tel est le secret de la sainte trinité, expliquée par rang d'âge, lue selon le sens vertical de la croix mys-

tique (1). Selon le sens horizontal, l'éther occulte (2) devient une famille d'hypostases, dont les matérialistes, les savants et les dévots peuvent adorer à volonté la mère ou substance, le père ou essence, qui est l'esprit, et le verbe androgyne qui est la force.

Au point de vue objectif, l'élément unique est le vide (3) interstellaire et ultra-stellaire, en même temps que la plénitude (4) initiale et éternelle, puisque de ce vide sont issus par condensation tous les éléments matériels, toutes les nébuleuses, tous les astres et toutes les molécules. Celles-ci, à mesure que nous nous rapprochions de l'invisible (5), se sont divisées en sous-molécules phagmatiques ou ondines, en atomes orastiques ou salamandres, en sous-atomes plastiques ou sylphes, et nous échappent enfin, purs centres mathématiques, en devenant les véritables atomes du Brahmanisme, les points neutres (6) ou unités de force et de matière, les germes, selon leur destinée, de cellules ou de cristaux, de plantes ou d'animaux, d'astres ou de nébuleuses, les centres ultra-métaphysiques d'idéales sphères d'individualité (7).

---

(1) Le *Svastika* ou croix pattée. Toutes les trinités des religions se rattachent à l'un ou l'autre de ces deux types.

(2) *Akasha*.

(3) Sous cette forme, l'*Akasha* s'appelle *kha*, racine du grec *chaos*. Les nihilistes ont donc raison de dire que le monde est sorti du néant. Hésiode avait raison aussi, mais lui le savait.

(4) Le *Pleroma* des Gnostiques.

(5) *Axara*, une des épithètes de la divinité.

(6) Points *laya* ou de solution du matériel dans l'au-delà, racine du grec *huô*.

(7) Les sphères de feu ou horizons d'éternité, les corps radieux de saint Paul, appelés *Tédjasi-roupa*, ou plutôt quelque chose de plus spirituel encore.

Dans le vide universel, notre puissant soleil n'existe lui-même que sous la forme d'un de ces points de néant, centre d'une sphère de pure abstraction : et c'est là ce que nous appelons le véritable soleil occulte. Le physicien Keely concluait de ses expériences, malheureuses parce que prématurées, que « les fondations de l'univers reposent sur un point vide beaucoup plus infime qu'une molécule, un point inter-éthérique dont la compréhension demanderait un esprit infini. L'aire d'un tel atome, pour ainsi dire, présente toutes les forces réceptives ou antagonistes qui peuvent caractériser une planète aussi grande que possible (1) ; en conséquence, à mesure que l'accumulation procède, l'équation demeure parfaite. Une fois fixé, ce centre minuscule, il faudrait autant de pouvoir pour l'arracher de sa position que pour déplacer la plus immense planète. Si ce centre neutre atomique est déplacé, la planète doit le suivre. Le centre neutre porte dès le début tout le fardeau de toute accumulation possible, et demeure identique à jamais balancé dans l'espace éternel ».

Au point de vue dynamique, la force unique (2) est la vibration universelle qui se traduit dans le *plasma*

---

(1) Nos centres *laya* sont plus subtils encore ; ce ne sont pas des points de force, mais des centres de destinée (*Karma*), des aires (*Kshetra*) de négativité (*Abhava*, ou, comme aurait dit Aristote, de privation. C'est seulement au degré suivant que ces points deviennent d'irrésistibles centres dynamiques, et ces aires des blocs solides d'éther pondérable, et des sphères de conscience (*Kshetradjgnya*).

(2) La science aussi tend à réduire les centres matériels à de purs centres dynamiques : la masse en effet est un rapport entre un nombre de dynes et une quantité d'espace.

en vibrations pondérables, dans l'*orasma* en vibrations lumineuses, dans le *phagma* en vibrations caloriques, électriques et magnétiques, dans la substance moléculaire et grossière en ces innombrables et imperceptibles vibrations qui constituent la densité, le poids, l'affinité, la force, la chaleur, le mouvement, la forme, l'organisation, la température, la vitalité, la sensibilité, l'instinct, l'intelligence et la conscience de toutes les choses et de tous les êtres.

« Les atomes sont aussi appelés en occultisme vibrations, et collectivement, le son (1). Ils sont étincelants comme des points brillant au soleil sur la neige vierge. Leur vélocité dépasse la pensée ; nul œil mortel ne peut les suivre (2). Mais autant qu'on en peut juger d'après la terrible rapidité de leur course, leur mouvement est circulaire. Les vagues et ondulations de la science sont toutes produites par les atomes poussant, de l'intérieur, leurs molécules à l'activité. Les atomes remplissent l'immensité de l'espace, et, par leur continuelle vibration, sont le mouvement, qui fait perpétuellement tourner la roue de la vie. Pas un atome n'est jamais créé, car tous sont éternels au sein de l'atome unique, l'atome des atomes (3). »

Enfin, au point de vue subjectif, la divinité unique est l'omniscience ou inconscience d'où découlent,

---

(1) A l'élément *Akasha* correspond la propriété *Sabda*, le son. L'éther acoustique ou *acousma* est représenté par le double triangle, comme synthèse des six *Shakti* ou forces divines. *Sabda* est aussi le verbe, *Vatch*.

(2) Mais ils sont visibles pour l'œil astral, comme le prouve cette description.

(3) H.-P. Blavatsky, *Secret Doctrine*.

par la limitation ou concentration de l'égoïsme (1), les sensations, les pensées et les extases de tous les êtres conscients, des glorieuses humanités planétaires, des brutes inquiètes et des humbles plantes, des anges, des hommes et des démons de notre système solaire. Devant l'ardeur de nos aspirations, la matière grossière vient de s'évanouir, mais les dieux commencent à apparaître. Dans cette course à l'abîme, nous rapprochant du ciel d'autant que nous nous éloignons de la terre, bientôt nous n'aurons plus rien à décrire, mais nous aurons tout à adorer.

Le plan sensible (2), dont nous venons de franchir le seuil sans nous en apercevoir et en constatant que nos sens n'embrassent même pas sa totalité, est celui dont les savants modernes se sont partagé l'analyse, qu'ils observent avec une exactitude, une patience, une abnégation et un succès dont la civilisation a lieu d'être fière. Leur compétence en ce domaine nous dispensait de nous en occuper autrement que pour indiquer la synthèse possible de cet immense amas de matériaux.

Nous voudrions maintenant montrer comment cette synthèse rentre dans celle encore plus vaste de la connaissance intégrale. Mais dans le binivers où nous allons nous aventurer, la science moderne n'a pas encore pénétré, officiellement du moins, et elle n'y pénétrera qu'en transformant sa toge universitaire en

(1) *Ahankaram*, le « je » faisant, est la force qui individualise les êtres dans l'être, dans Dieu (*Mahar*). Les panthéistes ont donc raison d'affirmer que le monde est issu de Dieu.
(2) *Bhour-loka*.

robe sacerdotale ; la philosophie de notre époque, toujours teintée de matérialisme, même lorsqu'elle se déclare idéaliste, y a jeté seulement quelques rares théories, comme des sondes ; et les religions actuelles n'ont conservé de cet au delà que l'espérance, avec des formules traditionnelles dont elles ont perdu le sens.

Quelques sensitifs l'ont pressenti, quelques voyants ont essayé de dépeindre ce qu'ils y avaient entrevu, mais leurs récits sont si vagues, si évidemment mélangés d'imagination personnelle, bien que rarement contradictoires au fond, que, tout en admettant leur bonne foi, tout en rendant justice à leurs aspirations, on ne peut s'empêcher de se défier de leur jugement. L'indifférence systématique d'une foule de gens éclairés inutilise les découvertes quotidiennes des simples d'esprit. Où serait la science moderne, si quelques-unes de ses plus belles découvertes, dues au hasard, avaient été faites par des ignorants, dédaignées des penseurs et abandonnées à l'imagination des foules ?

Aussi les théories que l'on a tenté d'élever sur ces observations aussi peu sûres que peu complètes, ne sauraient fournir à nos espoirs une base solide, triplement étayée sur la raison philosophique, l'exactitude scientifique et l'aspiration religieuse. Cette base, nous la chercherons dans l'antiquité, autant éprise de merveilleux que notre âge l'est de positif ; nous l'appuierons sur le témoignage de générations d'expérimentalistes transcendants, nous la bâtirons avec la tradition de toutes les antiques croyances, nous la cimenterons par les raisonnements de toutes les philosophies humaines.

AMARAVELLA.

Au Pays des Esprits

(Suite)

Je n'ai point l'intention de faire à mes lecteurs un récit de mes aventures personnelles. Je veux retracer simplement telles scènes qui peuvent éclairer les mystères de l'existence spirituelle ou apporter des témoignages les concernant.

Si je parle de moi, c'est pour signaler ce département de l'intelligence humaine dont le champ d'émotions variées devrait être davantage l'objet d'explorations profondes, d'analyses que l'on n'a pas assez faites sur ce sujet capital. Je passerai donc nos promenades à travers maintes scènes mémorables. Je m'arrêterai seulement pour rapporter un exemple d'intervention spirituelle, se rapportant à des événements dont on se rappelle encore très bien le lieu où ils se sont produits. La réputation du professeur von Marx comme homme de lettres, la nouvelle qu'il était accompagné de l'un des voyants de la célèbre « Fraternité berlinoise » nous procurèrent une hospitalité bien plus attentionnée que celle que nous aurions désirée. Certain jour, nous fûmes si instamment priés de devenir les hôtes d'un gentilhomme, propriétaire dans le cœur des solitudes

de Trosachs, que nous ne pûmes, sans être positivement discourtois, décliner la pressante invitation qu'il nous faisait de rester avec lui pendant quelques jours.

Nous arrivâmes, tôt dans l'après-midi, au lieu de destination. Après avoir participé à un lunch, caractérisé par cette hospitalité profuse pour laquelle « les braves Écossais » sont si justement célèbres, notre hôte nous proposa de l'accompagner à cheval, lui et un ou deux de ses amis. dans une excursion à travers quelques-uns des points les plus romantiques du voisinage. Durant cette promenade, nous visitâmes maintes places intéressantes. Nos chevaux laissés en charge des grooms, nous explorions souvent à pied des gorges de montagnes dont la solitude n'avait peut-être jamais été troublée par des pas humains.

Parmi ces gorges, ces vallons, ces bois admirables, devant ces montagnes grandioses que nous gravissions en face de ces paysages luxuriants, un sentiment d'exaltation intime me saisit, comme la nature en inspire toujours lorsqu'elle déploie, aux yeux des mortels, les trésors de son incomparable beauté. Chaque pouce de terrain était historique. Chaque hauteur boisée était couronnée d'un château ou d'un vieux manoir, mémorable par le souvenir qui s'y attachait comme résidence de rois, de princes, de héros ou d'hommes d'État. Les sombres forteresses qui se dressaient devant nous avaient autrefois tenu captive la fleur des pairs, des princes écossais. Chaque scène abondait en souvenirs étranges, saisissants. Nous passâmes par des gorges profondes, pénétrâmes au cœur de défilés montagneux, dont le terrain était imprégné

du plus pur sang du pays. Nous nous attardâmes en de féeriques recoins, pleins de légendes tragiques que sèment la violence et le crime. A chaque roche escarpée, chaque gorge paisible, aux défilés profonds, aux bosquets ombreux étaient attachés de frémissants souvenirs. A moi, vivant sur les frontières de l'invisible, à ma vue clairvoyante, révélatrice spontanée de tableaux intimes voilés à l'œil profane, cette terre d'exploits héroïques, d'histoires romanesques, ouvrait une page d'étonnantes découvertes.

Tout n'était souvent que solitude et silence, dans l'éclatant paysage, pour mes compagnons. Pour moi, l'atmosphère était remplie de visions. Armées en déroute, héros mourants, princes captifs, martyrs persécutés m'apparaissaient dans l'étrange fantasmagorie de la vie à ses moments les plus orageux, les plus troublés. Et ces visions ne sauraient être prises pour le résultat d'une imagination surchauffée, ou d'une fantaisie inventive. Les formes spectrales d'autrefois sont indélébilement fixées dans « la lumière astrale », qui est l'atmosphère spirituelle de l'univers. Quel est le voyant qui, passant parmi ces scènes, abondantes en fantômes, pourrait ne pas percevoir, à travers les fissures de la matière, les myriades de formes suspendues aux galeries du monde impérissable des entités spirituelles ? Rien de ce qui a été n'échappe à la vision du voyant; rien de ce qui est n'évite son regard perçant, rien de ce qui sera ne peut être entièrement dérobé à son œil de prophète.

Avec un frémissement involontaire peut-être, il s'aperçoit que ses yeux spirituels sont ouverts, qu'il

est obligé, le veuille-t-il ou non, de percer, au plus profond, le mystère terrifiant de la vie. Nul, pas même son propre esprit fatigué, ne peut intercepter sa vision, lui dissimuler les scènes solennelles qu'inscrivent les acteurs de l'étrange drame de la vie sur la page indestructible de la lumière astrale. La nature, avec tous ses charmes extérieurs, ne me révélait qu'à demi le sens des scènes que je contemplai. Amoncelées, des troupes de fantômes d'images se montraient à ma vue intérieure ; fantômes de vivants, de mourants, de morts, à chaque endroit ; images de sanglantes batailles, souvenirs de romans, d'intrigues ; représentation des terribles événements qui constituent en somme la sauvage légende de l'histoire de l'Écosse. Chargé de ce don fatal de voyance involontaire, mon esprit frémissait d'angoisse, en face des souffrances de la pauvre humanité, isolé qu'il était de toute sympathie, de toute camaraderie humaines.

Absorbé par ce fatal don de seconde vue, je ne pouvais que rarement contribuer à distraire mes compagnons. Le professeur von Marx n'était guère plus sociable. Désireux de faire profiter son hôte et ses amis de sa conversation facile, il était partagé entre ce désir et le besoin anxieux de surveiller le flot de pensées qui s'accumulait sur mon âme. Car, le voulût-il ou non, les détails intimes de tout ce qui m'apparaissait lui étaient entièrement connus, sans qu'aucun mot intervînt entre nous. Entre temps, un malaise marqué semblait régner chez notre hôte et ses amis. Ils tournaient autour de certain sujet qu'ils n'osaient aborder. Finalement ils interrogèrent brusquement le

professeur von Marx sur ce qu'il pensait de la possession, de sa nature ; s'il avait jamais eu quelque expérience sur ce sujet ; aussi, si, comme il le pensait ouvertement, la puissance de la possession ne provenait point d'esprits non développés d'êtres humains, quelle explication il pouvait donner des tendances strictement humaines, quelque mauvaises fussent-elles, que manifestaient les possédés dans leurs manières d'être. Le professeur von Marx répliqua qu'à son idée, quoiqu'il ne pût prouver le fait, la puissance de la possession ressortait aux élémentaires. Il prétendit que ces êtres existent à tous les degrés de l'échelle, qui va de la matière organique la plus infime à l'être organisé le plus élevé ; que maints royaumes d'existence élémentaire étaient assez près de l'humanité pour partager les pensées des mortels, pour leur inspirer leurs propres idées. De nombreux cas de possession, arguait-il, étaient assez familiers, aux gens connaissant le sujet, pour prouver qu'une grande proportion de ces infortunées victimes de la possession étaient entraînées à commettre des actes étrangement en accordance avec la nature *animale*.

Il nous cita nombre de cas, dans lesquels les obsédés aboyaient, glapissaient, gémissaient, sifflaient, sautaient, grimpaient, donnaient à leurs corps d'étranges ressemblances avec des formes biscornues d'animaux, cherchaient, en résumé, à imiter l'animal plus que l'homme. Ce fut au milieu de cette conversation, au moment même où nous atteignions un défilé romantique serpentant à travers les montagnes, avec, de loin en loin, des points de vue sur un lac enchanteur, que

nous nous aperçûmes d'une impatience, d'une agitation inusuelle chez nos chevaux. C'étaient de rudes chevaux de montagne, forts, dociles, pleins de feu, capables de nous mener par les routes les plus difficiles. Le col que nous avions atteint était coupé de nombreux ruisseaux, grossis en torrents à certains endroits s'épandant sur de vastes masses de rochers amoncelés, formant de superbes cascades. Maintes fois, dans le courant de la même journée, nos chevaux avaient passé par des endroits semblables ; ils avaient traversé de nombreux torrents, sans montrer le moindre signe de terreur, au bruit éclatant des cascades. Leur répugnance à marcher était devenue évidente autant qu'obstinée. Le soir descendait vite sur nous ; déjà le paysage ne nous apparaissait plus qu'entre « chien et loup », comme disent poétiquement les Écossais. Notre hôte nous informa de son intention d'abréger la route, en nous faisant passer par certain district qui devait être le but de notre promenade du jour suivant. Dans la plaine, au loin, un nid de villages par lesquels nous devions passer se montra, au pied de la montagne que nous traversions, présentant l'image la plus engageante de paix, de tranquillité rurales. Comme ces villages paraissaient, comme nous passions dans la dernière portion de ce rude défilé, mon cheval, qui se trouvait en avant des autres, devint réellement indirigeable, se cabrant, soufflant, plongeant en avant avec tous les signes d'une incroyable frayeur.

Tout jeune, j'avais été accoutumé aux chevaux, j'avais appris à dompter les plus sauvages, les plus

rebelles chevaux d'Arabie. Dans le cas présent, cependant, mon expérience passée ne me fut d'aucun secours. Je descendis de cheval. J'essayai, par tous les moyens possibles, de tranquilliser, de rassurer la pauvre bête. C'est à peine si je pus l'empêcher de se précipiter dans les profondeurs d'une cataracte fumante vers laquelle il semblait irrésistiblement attiré. Je regardai curieusement autour de moi, cherchant la cause de cette inexplicable conduite. Je vis, ou je m'imaginai voir, au milieu du tourbillon écumant de ces eaux vers lesquelles se sentait entraînée la bête, devenue folle, plusieurs corps sombres plongeant, tournoyant, avec des apparences d'êtres humains.

Estimant impossible, à n'importe quel hardi nageur, de se maintenir dans ces eaux mugissantes, je me penchai pour mieux distinguer la scène. Je vis un long, maigre bras et une main osseuse difforme tirant sur la bride de mon cheval comme pour l'entraîner dans l'abîme. Au même moment, l'animal fit un bond en arrière, effrayant. Emporté avec lui loin du torrent, il me sembla soudainement que je perdais l'usage de mes sens, que je tombais dans un sommeil somnambulique profond. Je n'ai jamais, dans le cours de mon existence, subi une influence aussi puissante, aussi malfaisante que celle qui, à cet instant, maîtresse de moi, me plongeait dans l'inconscience la plus inerte.

Le monde extérieur s'évanouissait peu à peu à mes yeux, en même temps que m'apparaissaient de plus en plus réels, de plus en plus horribles, les objets révélés à ma vision interne. L'air, la terre, les eaux m'apparaissaient remplis de formes grotesques, hideuses,

moitié humaines, moitie bestiales. C'était un diabolique carnaval autour de moi d'êtres rampant, se traînant, voltigeant, sautillant, de toutes formes, de toutes statures. Le monde extérieur disparaissait, j'étais dans un véritable royaume de démons. Même aujourd'hui, le souvenir de cette terrifiante scène pèse encore sur moi. Je ne lui aurais attribué aucune réalité objective, si je n'avais été témoin de la terreur de nos pauvres chevaux, si la scène entière ne se reliait à des événements ultérieurs. Je fus tiré de l'hébétude où m'avait plongé cette horrible vision par la voix du professeur von Marx. Le son de sa voix qu'il fit très basse, pour n'être entendue que de moi, retentit comme un tonnerre à mon oreille, tandis qu'il murmurait : « Louis, Louis, réveillez-vous, ou les démons vont prendre possession de vous ! » Au contact de la main puissante de mon maître, la force et le sang-froid me revinrent. Mon pauvre cheval même subit le charme de son irrésistible influence ; je le trouvai à mon côté, la tête basse, les flancs ruisselants d'écume ; tout frémissant encore, il n'était cependant plus rétif ni intraitable. « Vous avez oublié votre éducation orientale, » me dit le professeur, presque sur un ton de reproche, tandis que je considérais mon pauvre coursier. « Nulle éducation ne servirait dans le cas présent, » répliquai-je sur le même ton, « et je ne tenterai point de conduire cette malheureuse bête, à travers cet endroit maudit. »

Notre colloque fut interrompu par un épais brouillard, de denses vapeurs qui nous enveloppèrent en un instant, nous couvrant de leurs moites, gluants replis,

comme d'un vêtement humide. En un clin d'œil, ce fut un amoncellement de brumes épaisses, presque impénétrables, comme j'en ai vu se produire, un jour, à Londres. Avant que nous ayons pu commenter sur ce remarquable phénomène, les nuages s'élevèrent, s'enroulèrent, puis se séparèrent en des milliers de fragments, qui, détonant avec un bruit léger, aigu, firent apparaître de vulgaires feux follets. Ces flammes phosphorescentes, à un endroit où jamais n'avaient existé de marais, où jamais on n'en avait vu auparavant, n'étaient point faites pour nous rassurer. Pour mon compte, je voyais autour de ces pâles lumières, dansantes, voletantes, tournoyantes, qui se promenaient par centaines à nos côtés, les corps opaques, les linéaments grotesques d'élémentaires, non pas comme auparavant avec des formes distinctes d'hommes ou d'animaux, mais apparaissant en une ligne vague, indéfinie autour de chaque mince flamme. Ma frissonnante pensée situait en celles-ci le siège possible des centres nerveux de leur étrange vie. Au sein de l'obscurité de plus en plus profonde, des yeux étincelants, méchants, furieux, me regardaient. Mon pauvre cheval que je continuais à conduire fit soudain un écart, en proie à une terreur évidente, me prouvant, soit qu'il partageait, avec moi, la vue des démons, soit que ma main lui communiquait une sensation de répulsion. Aussitôt après avoir quitté le village, ces feux de fantômes disparurent, un par un, et nous atteignîmes notre demeure, sans autre incident.

Cette nuit, après nous être retirés pour prendre du

repos, le même sentiment de terreur qui s'était emparé de moi, dans la montagne, au moment de mon involontaire somnambulisme, prit encore possession de moi. Je me sentis de nouveau menacé d'un contrôle magnétique aussi répugnant à mon âme qu'il était étrange, inusuel. Une présence inconnue remplissait mon appartement ; une horreur sans nom me pénétrait, me glaçait les os. J'avais fréquemment visité les royaumes d'élementaires sur les ordres de la Fraternité berlinoise ou sur le désir de mon cher maître. Au service de ces adeptes, j'avais pénétré, en état de clairvoyance, dans l'intérieur de la croûte terrestre, exploré ses roches, ses cavernes, ses mines, ses océans, ses rivières, ses forêts et ses atmosphères. Mon tout-puissant maître m'avait appris à évoquer les élémentaires, à leur commander, aussi bien qu'à pénétrer dans leurs royaumes. Dans tous les départements de la Nature, mon esprit avait erré, avait communié, sur toutes les échelles, avec les sphères sans nombre d'êtres qui peuplent l'intérieur du prodigieux, du fécond laboratoire de la Nature. Soutenu par le magnétisme puissant du professeur von Marx, je maintenais mes relations d'être supérieur vis-à-vis de ces élémentaires. Ils ne pouvaient ni me commander, ni m'incommoder. En ce moment, par l'effet d'une influence magnétique surprenante, que je ne connaissais point, ils me dominaient, obtenaient presque maîtrise sur moi. Déployés contre moi, en forces immenses, ces êtres malins me subjuguaient avec une facilité aussi nouvelle qu'étrange pour moi. La crainte même qu'ils m'inspiraient me semblait dangereuse. Je me

rendis compte qu'une énorme accumulation de ces mauvais génies remplissait l'air suffocant de la pièce où je me trouvais. Je me levai à la hâte, m'habillai, me déterminant à chercher l'appartement du professeur von Marx.

A peine avais-je atteint la porte qui ouvrait sur le corridor, que je fus arrêté par une forme gigantesque. Comme jaillie du plancher, son contour indistinct transparaissait dans la demi-obscurité de ma chambre. Au même moment, un bras vigoureux me saisit, me rejetant en arrière, prostré, haletant, sur un lit qui se trouvait près de là. Plus étonné qu'effrayé par cette apparition soudaine, je l'examinai avec assurance. Je pus me rendre compte de tous les détails de son aspect.

De stature gigantesque, comme j'ai dit, de vastes proportions, elle était entièrement cachée par une enveloppe de brume grise, si bien que je ne pus déterminer si elle était ou non humaine. Tout d'abord, elle m'apparut comme une colonne irrégulière. Mais, à mesure que je la considérai, je pus voir la substance qui l'enveloppait se modifier, s'agiter, s'affaisser, s'épandre, à la façon d'un nuage de fumée ou de brume. L'atmosphère qui l'entourait semblait aussi moins dense que la forme elle-même, et dégageait, par instants, une vive clarté à travers l'appartement.

Nul mot ne fut dit ; nul bruit ne vint rompre la sinistre tranquillité de la nuit, pendant que je gisais sur la couche où m'avait jeté cette forme voilée.

Sur le premier moment, un sentiment d'affreuse impuissance me saisit. Je me sentis la proie d'un

effrayant cauchemar. Après quelques instants d'une mortelle attente, l'inconnu remua, étendit vers moi une partie de lui-même, une robe ou un repli semblant appartenir à sa forme colossale, dans une attitude de protection. Ce geste fut suivi d'autres. En même temps des guirlandes de brume semblèrent se répandre à travers l'appartement, se déplier en un vêtement de brouillard autour de la masse incertaine qui se tenait près de moi. Il me sembla voir toute cette scène avec mes yeux de chair, car je conservai en la circonstance toutes les facultés normales de l'état de veille, je ne me rappelle pas avoir eu la moindre sensation de rêve, d'un état somnambulique ou magnétique. Bientôt les vapeurs qui remplissaient la chambre se dissipèrent. Avec leur dispersion la scène changea. Ce n'étaient plus les murailles, le plafond, l'ameublement de ma chambre à coucher. Je me trouvai dans l'intérieur d'une vieille église gothique.

Je regardais autour de moi. Je pouvais voir distinctement les tablettes d'airain sur les murailles, lire même les inscriptions tracées sur de nombreux monuments anciens ; je pouvais noter les formes diverses d'œuvres en marbre sculpté, les unes brisées ou déformées par le temps, les autres en parfait état de conservation. Ni orgue, ni instrument de musique n'étaient visibles dans le temple ; mais on pouvait voir des sièges finement travaillés, et une magnifique chaire dont les marches usées portaient les traces de pas très anciens. Une rampe splendide séparait l'autel ou la table de communion du corps

de l'église. Derrière cette rampe se tenaient trois hommes en costume noir que j'ai su depuis être le costume des ministres de l'Église écossaise. En avant de l'écran ou rampe, agenouillés en longues rangées sur les marches et sur les dalles, était une foule de femmes et d'enfants vêtus comme le sont les plus pauvres classes de ce pays. Derrière eux, et remplissant le corps de l'église, se tenait une multitude d'hommes dans une attitude fervente, douloureuse, qui semblaient regarder les formes à genoux avec la sollicitude ardente de parents affectueux. Il me sembla que ce vaste concours de peuple était là pour assister à quelque cérémonie religieuse, dans laquelle les femmes et les enfants agenouillés devaient jouer le rôle de pénitents. L'un des ministres semblait les interpeller, les exhorter sur un ton sévère. Mais je ne pouvais entendre ses paroles. Bientôt une présence nouvelle se manifesta. Un bruit courut frémissant dans les airs, semblable au bruissement de lourdes ailes. Je pus sentir le vent me secouer les cheveux sur les tempes, au moment où la même horde infernale que j'avais vue, peu d'heures auparavant, dans la montagne, se précipita dans l'église. Ils étaient par milliers. Leur aspect était horrible, avec leurs yeux luisants, leur face tordue par la joie sauvage qu'ils exhibaient au milieu de leurs fantastiques ébats. En un clin d'œil, l'armée entière des démons s'abattit sur la foule prosternée, puis elle s'évanouit, confondue, semblait-il, avec les corps de leurs victimes. Je ne les voyais plus. Mais à leur place les femmes et les enfants prenaient les attitudes des

diables qui les possédaient. Ils bondissaient, poussant des clameurs, des hurlements, des cris effroyablement sauvages. Certains se roulaient par terre avec l'écume à la bouche; d'autres se frappaient la poitrine, s'arrachaient les cheveux avec des gémissements pitoyables, des sanglots étouffés; d'autres encore se tenaient droits dans une attitude de muette prière, les mains jointes, les yeux levés au ciel ; quelques-uns enfin dansaient autour de ceux-ci en proférant d'affreux blasphèmes, qui glaçaient le sang des spectateurs.

De petits enfants se mirent à escalader les murs, les colonnes, à courir le long du rebord vertigineux de fenêtres élevées, se suspendant, enroulés sur eux-mêmes comme des écureuils ou des singes, aux corniches, à la voûte, au pinacle.

La scène était vraiment diabolique, terrifiante pour l'ouïe, la vue et la pensée. Ce n'était point cependant pour moi un spectacle aussi rare qu'on pourrait le supposer. J'avais souvent autrefois été témoin de cas de possession, affectant dans certains cas des communautés entières, en d'autres attaquant des individus isolés. Tout affreuse, toute répugnante qu'était la scène, je savais, je sentais qu'elle représentait quelque chose de réel. Mû par ce sentiment, je cherchais, avec un intérêt croissant, à découvrir d'où allait venir la délivrance. Elle vint en effet, et de la façon suivante: les ministres vociféraient leurs prières, leurs exorcismes, mêlant des passages de l'Écriture à leurs furieux appels à l'assistance humaine, pêle-mêle étrange auquel personne ne prenait garde; surexcités, les amis

et parents des possédés se précipitaient des uns aux autres, essayant vainement par leurs larmes, leurs supplications, de leur suggérer une conduite plus décente. Au milieu de ce pandémonium s'ouvrit une phase nouvelle de la scène fantôme. Je vis deux beaux gracieux êtres flotter au milieu de ce sabbat de démons vêtus de robes d'une blancheur éclatante. Ils conduisaient par la main un jeune homme dans lequel je reconnus de suite mon exacte apparence. Son habit ressemblait à celui que je portais, mais l'étoffe semblait être faite d'une substance lumineuse d'où émanaient en tout sens des ruissellements de lumière qui enveloppaient le fantôme d'une auréole extraordinairement brillante. Aussitôt que ces personnages apparurent, la perturbation qui agitait l'assistance cessa. Les cris expirèrent; les enfants se laissèrent tomber de leurs fantastiques perchoirs, pour se faufiler dans les bras de leurs mères ; chacun prit une attitude de repos. Comme sous l'effet d'une baguette magique, un calme profond, religieux, vint occuper la scène de ces sauvages ébats.

Tandis que j'étais le témoin ravi de cet heureux changement, un étrange nuage bleu commença de s'élever des formes des possédés. Tout d'abord mince comme un léger filet de vapeurs, il grossit, s'étendit jusqu'à ce que l'église en fût pleine. Parmi ses vagues amoncelées, je voyais les formes des élémentaires s'élançant dans les airs avec les mêmes cris sauvages, les mêmes sifflements, les mêmes grimaces qu'ils avaient eus en s'abattant sur leurs victimes. En haut, au dehors, planait l'armée immonde. A son approche les murailles, le plafond, les fenêtres semblaient se

fondre, se perméabiliser, permettant aux sombres formes de passer à travers, comme s'ils étaient de l'air ; et ils s'enfuyaient, avec des cris perçants, inintelligibles dans la lourde atmosphère, jusqu'à ce qu'enfin je les vis se perdre dans des amoncellements de nuées.

A peine les élémentaires eurent-ils disparu, que je vis entrer dans le temple, solennelle et grave, la forme du professeur von Marx. Vêtu de sa robe et de sa cape professorales, il portait, à la main, un bâton noueux autour duquel était enroulé un serpent, comme celui dont il se servait dans certaines cérémonies magiques. Touchant légèrement de son bâton les possédés, ceux-ci sortirent instantanément de leur état d'hypnose, comme des morts ressuscités. Avec un léger tressaillement, comme s'ils sortaient d'un profond sommeil, les victimes vinrent se ranger par séries devant l'hôtel, prirent leurs places auprès de leurs maris, de leurs pères, de leurs enfants dans la tenue calme et modeste qui sied à de chastes matrones, assistant à un service religieux. Les ministres ouvrirent leurs livres et commencèrent à lire. La scène se couvrit alors d'un vague crépuscule. Celui-ci n'émanait plus des fantômes agenouillés, mais procédait, en guirlandes insidieuses, de la forme gigantesque, située à mon côté. Le lit sur lequel j'étais couché trembla, vacilla. Des murs grandissants semblèrent s'élever autour de moi. L'église, ses tablettes funéraires, ses ornements sculptés, l'assemblée silencieuse s'évanouirent. Je ne me souviens, à ce moment, que d'un visage radieux penché sur moi, d'un regard plein de tendresse fixé sur le mien, en même temps qu'une

voix lointaine, harmonieuse, murmurait, dans l'infini : « Il donne la paix à ceux qu'Il aime. »

C'était près de midi, quand, le jour suivant, je pus rejoindre mon hôte et ses amis.

Avec son habituelle, empressée sollicitude, mon cher maître me fit de bonne heure visite, écouta le récit détaillé de ma vision de la nuit précédente. En cette occasion, comme en bien d'autres où je lui narrai mes expériences extra-mondaines, jamais il ne voulut douter de mes déclarations, encore moins les nier. Maints détails de mon récit lui suggérèrent d'instructifs et philosophiques commentaires. Lorsque j'eus fini, il m'informa que nous étions attendus pour accompagner notre hôte dans un tour à travers les villages qu'il avait intention de nous montrer, la soirée précédente. Il me fit en outre comprendre qu'il anticipait, en quelque manière, dans cette excursion projetée, un commentaire de ma vision de la nuit précédente.

Le village que nous devions visiter avait un nom barbare que je ne puis me rappeler, mais les principaux incidents que je vais relater sont trop connus des habitants de ce district pour qu'il soit nécessaire d'insister autrement. Une fois de plus nous passâmes par la gorge enchantée que nous avions traversée, la nuit d'avant ; une fois de plus, je ressentis l'approche d'un état somnambulique involontaire. Mais j'étais sur mes gardes. Je pus vaincre cette faiblessse, et nous arrivâmes, sans encombre, à notre lieu de destination.

C'était un joli village, gîté au pied d'une chaîne de montagnes, couvertes de ravissants champs de

bruyère aux tons de pourpre, comme partout dans ces pays, et que couronnaient les ruines d'un splendide vieux donjon. A peine arrivés, notre hôte nous prévint de son intention de nous mener à la maison du pasteur de l'endroit, à qui, nous dit-il, notre visite avait été annoncée pour une heure beaucoup plus matinale. Mon attention cependant se trouvait irrésistiblement attirée vers une vieille église gothique, de belle apparence, située sur une éminence, entourée d'un bouquet d'arbres. Autour de ses portes ouvertes, était assemblé un immense concours de peuple. Je n'attendis ni guide ni conseil. Une impulsion subite me fit descendre de cheval. Je remis les rênes de ma bête à un groom, je gravis l'éminence et me frayai un chemin parmi la foule jusqu'à l'église. Chacun se dérangeait pour me laisser passer. Mon acte impulsif, mon aspect étranger, quelque cause inexplicable avaient-ils fait impression sur ces gens ? Je ne sais. Quoi qu'il en soit, la foule pressée s'écartait à mesure que j'avançais, m'ouvrant un chemin par lequel j'atteignis rapidement le théâtre de l'action.

Je ne doute point que mes lecteurs n'aient déjà compris que ceci n'était que la répétition de ma vision de la nuit précédente. C'étaient les mêmes tablettes d'airain, les mêmes monuments de marbre sur les murs et sur le sol ; les mêmes sièges sculptés, la même chaire ; les mêmes hautes fenêtres gothiques en verre peint projetant leurs multicolores reflets de saints et d'apôtres sur le marbre bigarré du dessous. C'était aussi la même rampe dorée sépa-

rant la table de communion du corps de l'église. Derrière cette ligne de séparation, se tenaient les trois ministres, vêtus de noir, tels que je les avais vus dans ma vision. Ils tenaient en mains, chacun, une Bible ouverte, et comme leurs représentations fantomales me les avaient montrés; ils lancèrent des exorcismes, des prières, mêlés à des passages de l'Écriture, se répandant en de furieuses menaces contre une troupe forcenée de femmes et d'enfants. Sanglots, hurlements, gémissements, éclats de rire féroces, jurons obscènes, gesticulations frénétiques, tels étaient les hideux détails de cette scène qui n'était que l'acte de reproduction de celle que j'avais eue en vision, douze heures auparavant.

Je dirigeai mes regards vers le haut et je vis, comme je m'y attendais, de petits enfants courant le long des hauteurs vertigineuses des fenêtres et des corniches, miaulant comme des chats, aboyant comme des chiens, s'enroulant, à la façon des serpents, en des coins où un écureuil aurait à peine pu prendre pied. Une femme, en état d'extase, restait suspendue dans les airs, à plusieurs pieds au-dessus du sol, pendant que son mari affolé, la retenant par les pieds, faisait d'inutiles efforts physiques pour la ramener à terre. Tout autour de moi retentissaient des sanglots, des supplications, auxquels se mêlaient des grognements, des plaintes, des rires sauvages, d'amers gémissements. Eussé-je été en pleine possession de mes facultés normales, je me serais bouché les oreilles, j'aurais fui de cet enfer comme d'une maison de pestiférés. Mais l'esprit était sur moi. Quoique jouissant pleine-

ment de mon sens d'observation, toutes mes autres facultés étaient sous le contrôle d'une bande brillante de beaux anges planétaires qui m'accompagnaient, me poussaient en avant. C'étaient les mêmes qui depuis mon enfance m'avaient guidé, conseillé, influencé, quand j'étais en état de trance profonde. Éveillé maintenant, parfaitement conscient de leur présence et de leur ministère bénis, je passai parmi la horde démoniaque comme si j'étais devenu moi-même un esprit. Je ne me rappelle pas avoir touché le sol, pas plus qu'avoir éprouvé le moindre sentiment de gêne physique, ou le moindre obstacle à ma marche en avant.

Silencieusement, je parcourus les groupes de forcenés. Ils tombaient à mes pieds, me saisissaient les mains, les baisaient, m'appelaient « l'ange de la délivrance », me saluaient comme « l'envoyé de Dieu ».

Je ne me rappelle pas avoir prononcé de paroles, mais j'éprouvai une immense pitié pour ces pauvres êtres, j'adressai à un Dieu inconnu une fervente prière pour qu'il les délivrât de leurs persécuteurs. La même envolée de démons que m'avait montrée la vision s'éleva à travers les arches cintrées, le toit gothique de l'église. Mon rôle était terminé : la multitude calmée, comme autant d'enfants grondés, avait repris ses places, muette, tranquille, priant. Je me tenais moi-même à l'écart, guidé par l'ange qui m'assistait, lorsque, selon mon attente, je vis avancer le professeur von Marx et ses amis,qui prirent ma place. Avec l'air d'autorité qui lui appartenait, mon noble

maître se promenait de groupes en groupes, posant sa main puissante sur chacun de cette foule devenue paisible et humble, murmurant des paroles d'encouragement à leurs oreilles. L'effet produit par son action ne fut pas moins saisissant que celui produit par ma présence. Les femmes tressaillirent, se mirent à arranger leur coiffure échevelée, leurs vêtements en désordre, tout cela hâtivement, mais avec une parfaite décence. Beaucoup d'entre elles rougissaient, et, avec leur courtoisie paysanne, remerciaient le « bon docteur » de les avoir guéries. Un petit garçon, dont les cris avaient été des plus furieux, dont les actes avaient été des plus forcenés, murmurait humblement : « Pardonne-moi, pauvre maman ! C'est un affreux, un horrible rêve que j'ai eu ! J'ai dû être bien méchant ! »

Est-il nécessaire de dire que ces simples gens, mais superstitieux, attribuaient uniquement l'enchantement dont ils avaient été victimes à des maléfices de sorciers? Tout heureux que fussent les résultats de cette cure si soudainement obtenue, ils n'en suggéraient pas moins la même magique influence. Le gentilhomme dont nous étions les hôtes s'en rendait parfaitement compte. Aussi se hâta-t-il de chuchoter aux oreilles de certains ministres de l'église qui avaient été les témoins stupéfaits de la scène, que nous étions de célèbres docteurs allemands ; que nous effectuerions nos cures au moyen de drogues secrètes, mais très puissantes ; et que, en tant que Luthériens convaincus, ils pouvaient se fier à la stricte orthodoxie de notre science, à son parfait accord avec les doctrines ecclésiastiques.

Dans la crainte que, par mégarde, nous ne nous trahissions et que notre hétérodoxie invétérée ne vint contredire les explications chuchotées discrètement, notre brave amphitryon nous pressa de partir. Une fois rentrés dans son hospitalière demeure, nous apprîmes les détails matériels des événements qui avaient précédé la scène dans laquelle nous venions de jouer le rôle d'acteurs improvisés.

Environ quatre mois auparavant, une jeune fille de la paroisse, qui avait toujours été plus ou moins sujette à d'étranges rêves, à des visions, à des accidents, hystériques se trouva un jour, paraît-il, effrayée par l'apparition soudaine de six êtres qu'elle prétendit énergiquement appartenir « au monde des fées ». Ces êtres pénétraient dans sa chambre par la fenêtre, et, après avoir exécuté divers tours en sa présence, lui déclarèrent qu'elle ne toucherait à aucune nourriture, avant d'être venue à minuit danser avec leur bande.

Après avoir fait cet étrange récit, la jeune fille commença de languir, refusant toute nourriture. Elle vécut, plusieurs semaines, sans rien pour la soutenir. Une somnolence profonde la prenait par intervalles. Pour nous servir du simple langage de ses parents : « Elle commença de mourir, tandis qu'elle vivait encore ; » subitement elle sortit de son état de léthargie. A la recommandation d'un voisin, elle et trois jeunes filles de sa connaissance, se glissèrent dehors, certaine nuit à la pleine clarté de la lune, pour se rendre au rendez-vous des mystérieuses « bonnes gens » qui, un mois avant, l'avaient invitée à prendre part à leurs rondes

nocturnes. Je ne répéterai pas l'étrange conte de sorcier que les romanesques aventurières rapportèrent de leur escapade nocturne. Il me suffira de dire qu'à partir de ce moment elles commencèrent à manifester tous les signes d'êtres possédés; leurs excès ont été décrits aux pages précédentes.

Leurs aberrations, malheureusement, ne se limitèrent point à elles seules. Leurs jeunes frères et sœurs d'abord, leurs mères ensuite, finalement des jeunes gens, des femmes par vingtaines, tombèrent victimes de ces affreux maléfices. Les animaux domestiques de leurs demeures, eux-mêmes, semblèrent partager leurs funestes propensités. Leurs instincts se déchaînèrent, leurs natures se changèrent; en certains cas même, plusieurs moururent sous l'influence du « charme ».

C'est en vain que les prêtres et les empiriques exercèrent leurs pouvoirs. La cruelle maladie ne fit qu'accroître en proportion des efforts faits pour l'étouffer. Enfin, notre hôte, craignant que les superstitions de ces paysans, une fois soulevées, ne les amenassent à des violences sur d'innocentes personnes soupçonnées d'être les auteurs de cette fureur maniaque, apprenant d'autre part que nous avions l'intention de faire un tour dans le Nord, se détermina à faire appel à un pouvoir spirituel authentique, dans l'espoir qu'il pourrait faire pour ses malheureux voisins ce que n'avaient pu faire la science physique et une aveugle piété. Il nous confessa qu'il avait, en fait, insisté à nous offrir son hospitalité autant dans l'espoir de voir nos connaissances occultes réaliser un

moyen de venir en aide à son district, qu'en admiration de la haute réputation du professeur von Marx, de la confédération qu'il avait dans certaine société à laquelle il appartenait.

Le résultat obtenu dépassa son attente. C'est avec intention que, le premier jour de notre arrivée, il nous avait amenés près des lieux hantés, mais sans nous informer des motifs réels qui le faisaient agir. L'effet produit à notre approche du village possédé, sur nos malheureux chevaux, tout d'abord, le confondit. Il eut peur de nouvelles tentatives, surtout quand il sut que, à la suite de la visite faite dans la gorge, le cheval que j'avais monté le même jour *était mort de frayeur*. « Je priai, nous dit le bon vieillard, le Père des esprits de nous envoyer son ange pour nous guider par ces endroits maudits. Ma prière fut longue et fervente. Lorsque l'aube parut, je m'endormis, épuisé. Je rêvai que je me vis moi-même, ainsi que vous, mes amis, conduisant les Israélites d'autrefois à travers une effrayante solitude. Mais je remarquai, en même temps, que nous étions guidés par une *colonne de nuées*, se mouvant devant nous. A ce signe je reconnus que mes prières étaient exaucées, que l'ange de la délivrance était près. » Plusieurs mois après, nous apprîmes, de notre vénérable ami, qu'aucun signe de fureur démoniaque n'avait reparu dans le district, que nulle des jeunes femmes de son clan n'avait revu de fées, ou ne s'était échappée à la clarté de la lune, pour prendre part à leurs nocturnes ébats.

CHAPITRE VII

PHILOSOPHIE DE LA POSSESSION

A notre époque de culture universelle, il est bien peu de personnes parmi celles qui liront ces pages, si même il en est, qui n'aient entendu parler, qui n'aient lu des relations ou qui n'aient été témoins de cas de possession, semblables à celui qui vient d'être décrit dans le chapitre précédent. L'étudiant, bien au courant des phénomènes psychologiques, se rendra très bien compte que j'ai plutôt été au-dessous qu'au-dessus de la vérité, dans ma relation des pires traits de telles scènes. A ceux pour lesquels le sujet n'est point familier je me contenterai de signaler les relations de cas de possession, survenus en différents pays, à des époques différentes, telles que nous les ont données William Howitt, le Dr Ennemoser, Schubarth, Horst, Upham, et autres écrivains en matières spiritualistes. Ces autorités éminentes nous ont donné des descriptions des convulsionnaires de Saint-Médard, des nonnes de Londres, de l'épidémie de prêches en Suède, etc... Auprès de ces tableaux pleins d'horreur, d'épouvante, ma brève esquisse de la possession observée en Écosse devient terne, sans vie. L'un des exemples les plus frappants, les plus saisissants, qui aient été rapportés de cette fureur démoniaque, est,

peut-être, celui qui se produisit, en 1864, chez les paisibles habitants de Morzine, en Suisse. Cette possession, en masse, dura plus de quatre années, et compte parmi ses victimes des milliers de gens, parmi les plus calmes, les plus pieux, les plus purs, les plus inoffensifs habitants de ce district. William Howitt nous a donné un joli article de revue sur cette terrible visitation, qu'il appelle à juste titre « les Diables de Morzine ». Que ce qualificatif s'applique aux infortunées victimes ou au pouvoir qui les dominait, peu importe ; il n'en constitue pas moins une définition appropriée de la condition dans laquelle se trouvèrent des centaines de personnes durant le règne de la fièvre diabolique qui infesta Morzine, pendant plusieurs années.

(*A suivre.*)

ECOLE SUPÉRIEURE LIBRE

DES SCIENCES HERMÉTIQUES

Les cours de la deuxième série ont commencé le 15 mars. Barlet expose la Sociologie, deuxième et quatrième lundis ; le Dr Rozier termine son cours de Haute Magie, le mercredi ; Papus commence un cours de Kabbale, deuxième et quatrième jeudis ; Sedir commence le cours de sanscrit (le vendredi), assisté par Jégu comme maître des conférences ; Schin expose l'histoire au point de vue occulte (premier et troisième lundis).

Les examens commenceront à la fin du mois d'avril.

Les promenades à l'Exposition seront organisées à partir du 1er mai.

CONGRÈS SPIRITE ET SPIRITUALISTE DE 1900

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que l'organisation du Congrès est à peu près achevée. Un hôtel entier a été loué pour quinze jours. Il y aura séance le matin et séance l'après-midi dans trois salles, ce qui fait, en défalquant les grandes séances générales, 72 séances environ, à raison de 18 séances par section. Les sections plus nombreuses pourront obtenir les plus grandes salles, après entente amicale avec les autres.

La *Section hermétique* comprend jusqu'à présent les sous-sections suivantes :

1° École hermétique et enseignement de l'Occulte ;

2° Tradition hermétique régulière. Initiation. Rose-Croix kabbalistique. Ordre martiniste ;

3° Franc-Maçonnerie spiritualiste. Rite swedenborgien et de Memphis ;

4° Swedenborgisme ;

5° Alchimie. Sciences appliquées. Kabbale. Médecine hermétique. Homéopathie (dans leurs rapports avec l'Occulte) ;

6° Sociétés d'occultisme diverses. Union idéaliste universelle ;

7° Section orientale. Communications sur le symbolisme de l'hébreu et du sanscrit.

Ces sections seront organisées par les membres suivants :

Barlet organisera la section 2 ;

Sedir, la section 7 ;

Jollivet-Castelot (en collaboration avec Sédir et Papus), la section 5 ;

Ourdeck, la section 3 ;

Karl Nyssa, la section 4 ;

S.-U. Zanne, la section 6 ;

Papus, la section 1.

Tous nos amis qui voudraient envoyer des mémoires ou participer au Congrès sont priés de se mettre au travail dès maintenant. Les adhésions, les communications et les souscriptions sont reçues à la Rédaction de l'*Initiation*, 87, boulevard Montmorency, Paris, qui se chargera de distribuer les mémoires aux diverses sections.

Société des Conférences Spiritualistes

Un diplôme d'honneur est décerné à M. de Milloué pour la gracieuse assistance qu'il a prêtée à l'École hermétique.

De même un diplôme d'honneur est décerné à M. E. Soldi pour sa gracieuse participation aux conférences spiritualistes.

La remise de ces diplômes aura lieu en réunion solennelle à une date prochaine.

Le 23 mars, Papus fera une conférence en trois parties sur la *Médiumnité* et le développement des médiums

Pour les inscriptions, s'adresser à la Librairie spiritualiste, 3, rue de Savoie, Paris.

BIBLIOGRAPHIE

Saint-Pol-Roux. — *La Dame à la Faux*, tragédie en 5 actes. — 1 vol., 3 fr. 50, au *Mercure de France*.

M. Saint-Pol-Roux ne fréquente pas les sentiers battus. Il ne veut pas qu'en le lisant on l'accuse d'être banal, qu'on ait la sensation du déjà vu, On ne peut pas dire qu'il ne soit pas original. Par ce temps de médiocratie, d'abaissement général de la pensée, ceci est un compliment.

Avant de dire notre opinion sur sa tragédie, voyons comment il la comprend. Sa préface est, à cet égard, un véritable *manifeste*.

« *La Dame à la Faux*, spectacle de l'humanité parmi le multiple conflit de la vie et de la mort, est, écrit l'auteur, une *tragédie intérieure* dont — pour la rendre saisissable à la foule — j'ai extériorisé les éléments en des cristallisations simples, familières, oserai-je dire populaires, et c'est parfois de larges fresques d'Épinal.

« Ce thème concave, il fallait le traduire convexe, car le théâtre est domaine du relief: domaine où l'Idée ne vaut (dramatiquement, s'entend) que par sa spiritualité réalisée, et n'en impose que si elle a troqué ses membres occultes contre des membres sensibles. Il y a de la sculpture vive, en quelque sorte une série d'accouchements, dans la manifestation d'un drame. C'est ce que nous nommons *idéoréaliser*, soit que la physique gravisse la métaphysique et la réduise à son image, soit que la métaphysique descende en la physique et s'y assujettisse : il s'offre là un problème que seul un thaumaturge de théâtre peut résoudre au bénéfice du public. »

M. Saint-Pol-Roux admet — comme occultiste — qu'en dehors des « êtres catalogués par. la foule », il en existe « d'autres innombrables, dans les prétendus interstices et marges du règne sensible, légion à la découverte de laquelle il nous faut des « yeux qui savent voir ». A

celui possédant une intuition, c'est-à-dire au poète, d'enseigner ses trouvailles au public inhabile et de les lui faire sentir au moyen d'allégories ou de symboles, comme on fait lire les aveugles au moyen de cunéiformités.

« La Vie est un agrégat de vies, famille compacte et une en sa mosaïcité, et c'est dans ce que l'on suppose le *vide* que se tiennent les assises de la Destinée, cette infiniment petite Infiniment Grande.

« Lié à l'univers par un cordon qui n'est jamais tranché, l'être a des attaches éternelles dont, à son *heure dramatique*, il devient le centre, — heure exceptionnelle au cours de laquelle il emprunte la face de Dieu. Collectivité qui s'ignore ou se sait selon que poète ou non, l'homme, ce plusieurs, n'est jamais seul ; ses monologues même signifient qu'il en appelle aux êtres invisibles, là pourtant, blottis autour ou sous lui, personnage unique et comme homocentrique, ou bien ils sont le verbe de ces êtres subtils empruntant ses lèvres. Les individus se solidarisent à l'infini et l'univers entier fuse par ce cratère minuscule, une bouche qui s'ouvre.

« Tout le temps que plane son énergie ou que rampe sa faiblesse (cette énergie des *autres*), tout le temps que se développe son action ou que stagne son inertie (cette action des *autres*), l'homme est roi, fainéant ou superbe. On est ensemble effet et cause, à la fois créateur d'une création et création d'un créateur. Le mendiant de notre seuil, peut-être se rallie-t-il à César par son passé, et par son avenir au dernier éphémère. »

Ce sont ces idées-là qu'il a *dramatisées* dans sa *Dame à la Faux*.

L'humanité entière, anthume et posthume, y est représentée dans toutes ses conditions et professions : étudiants, professeurs, jeunes gens, jeunes filles, enfants, vieillards, prêtres, pèlerins, alchimistes, philosophes, apothicaires, bourgeois, marchands, notables, villageois, oiseleurs, pastoures, moissonneurs, bûcherons, vierges, dames, ribaudes, vagabonds, tire-laine, soldats, buveurs, astrologues, ancêtres, etc.

Tout vit en cette tragédie : animaux, choses et la mort même. Celle-ci en est la principale réalité, le prin-

cipal personnage. On la sent présente, même lorsqu'elle n'est pas là.

En opposition, la vie et la joie y sont hautement exaltées. C'est Magnus et Divine et c'est leurs amis. La vie d'ailleurs ne renaît-elle pas de la mort ? Cet oiselet qui s'est réfugié dans la cage thoracique vide, juste à la place du cœur, de la Dame à la Faulx, ne symbolise-t-il pas, tel le phénix de la Fable, la vie qui sourd d'Elle ?

***

Si l'idée de ce drame est originale, la forme ne l'est pas moins. Laissons encore parler M. Saint-Pol-Roux.

« Pour la *Dame à la Faux*, j'ai usé, dit-il, de formes adéquates aux émotions traversées — ici le mode fixe, parfois une simple ligne à cadences, souvent la prose aux vertèbres d'harmonie et queue d'assonance, là le vers d'allure anarchique — éclairant le tout d'une vierge atmosphère de « chanson populaire », insistant avec une évidente complaisance sur le vers de quatorze pieds que je considère comme un progrès sur l'alexandrin d'un appariement à la longue harassant et compassé en dépit de ses avatars modernes.

« Au demeurant, ajoute-t-il, clamons qu'il n'y a pas, à proprement parler, une « écriture en vers » plus qu'une « écriture en prose », il y a le *style de la Beauté* simplement. L'expression de la Beauté ne se catégorise pas, elle est ou elle n'est pas, et cette expression, quelle forme qu'elle revête, a pour fondement essentiel le rythme. »

Mais le rythme est individuel. C'est pourquoi de « l'individualité du rythme il faut conclure à une forme *ad hoc* ». De là « naquit le vers moderne, tel que diversement le cultivent MM. Gustave Kahn, Henri de Régnier, Emile Verharen, Francis Vielé-Griffin et les vaillants poètes de ce temps ».

Je n'ai pas à approuver ni à désapprouver la manière de M. Saint-Pol-Roux. Comme lui, j'estime que « la forme ne vaut qu'individuelle ». Que le poète s'exprime librement, chassant toutes entraves, ou qu'il assujettisse son inspiration aux cadres de la norme classique, peu nous importe. Il nous suffit qu'il fasse œuvre de beauté.

C'est ce qu'a tenté M. Saint-Pol-Roux. A-t-il pleinement réussi ? Nous n'oserions l'affirmer. Il y a dans son œuvre nombre d'expressions et d'images qui ne semblent pas justes, déconcertent le lecteur. Mais, par contre, il y a tant de réelles beautés qu'aisément on lui pardonne. Quoi qu'il en soit, nous louons, sans restriction, son noble et vaillant effort. Son exemple mérite d'être suivi.

Confidences, PAR ALBERT FLEURY, 1 vol., 2 francs, au *Mercure de France*. — M. A. Fleury a la nostalgie du passé. Il parle rarement du présent, plus rarement encore de l'avenir. Le passé requiert et son attention et son affection. Ce qu'il aime dans le présent, c'est précisément ce qui lui rappelle le passé ou le symbolise, tout ce qui passe, s'efface et se flétrit. Les titres mêmes de certaines parties de son poème — *Soirs*, *Vestiges*, *Au Compagnon des jours anciens* — révèlent cette inclination de l'esprit. De là sans doute son ennui, sa lassitude, sa tristesse. Ce caractère est cependant moins accusé dans ce livre-ci que dans les précédents. C'est un progrès. Car revivre n'est pas vivre véritablement.

M. Fleury est plus subjectif qu'objectif. En cela il ressemble beaucoup à Verlaine. Il s'interroge, il se scrute, il analyse sa vie intime, ce drame qui se joue sur la scène de son âme. Il se la raconte à lui-même. Aussi ses *Confidences* s'adressent à lui plutôt qu'à autrui.

Mais qu'il dise ses amours ou ses ruptures, ses espoirs ou ses désillusions, ses frissons ou ses extases, ses fugaces plaisirs ou ses longues souffrances, qu'il évoque les campagnes tranquilles ou « les villes qui bourdonnent leur espoir », la mer rose et berceuse ou les fleuves chargés de bateaux lourds, les cieux étoilés ou les crépuscules d'or, qu'il exalte la chair ou dévoile son mensonge, qu'il parle de Mariette ou de quelque autre ou décèle « la trace de leur passage parmi sa vie », tout semble se passer comme dans le lointain. Le vers est très fluide, très musical, mais il manque de nerf, de relief. Il suggère plus qu'il ne dit ; il indique plus qu'il ne burine.

M. Fleury a des expressions et des comparaisons heureuses. J'en ai cité deux. En voici d'autres : « un sourire

en fleur », « des pensers ténus comme un discret sourire », « être gaie comme une oasis du milieu du désert ». Son art est discret et charmant. Sa poésie est simple, elle a de la grâce et est douce délicieusement. Elle coule et chante comme coule et chante un filet d'eau pure serpentant dans des prés fleuris. JACQUES BRIEU.

Abbé THOMAS, vicaire général de Verdun. — *Le Bouddhisme dans ses rapports avec le christianisme : ascétisme oriental*, Bloud et Barral, 4, rue Madame. — 2 vol. in-18. 1 fr. 20.

J'ignore pour quelle raison MM. Bloud et Barral n'ont pas réclamé d'abord, à leur savant collaborateur, un ouvrage sur le brahmanisme, résumant les travaux les plus récents et les plus autorisés. C'est peut-être parce que le néo-bouddhisme a effrayé les catholiques de Paris. M. l'abbé Thomas, comme on pouvait s'y attendre, est dur pour les philosophes. « Une curiosité malsaine, dit-il, l'amour du merveilleux, l'attrait du mystère, la satisfaction d'être ou de se croire en possession d'une science supérieure inconnue au vulgaire, voilà, sans compter le charlatanisme, ce qui, dans le passé comme de nos jours, a largement contribué à la vogue de l'occultisme. » L'auteur déplore que les rationalistes qui reculent devant « les saintes et lumineuses obscurités de la loi » se plongent « dans les ténèbres bien autrement impénétrables de l'occultisme ».

M. l'abbé Thomas ne fait jamais une seule allusion à l'occultisme occidental et à ses traditions.

Mais il connaît les annales du musée Guinet, les travaux d'Hodgson, Csoma, Burnouf, Foucaut, Foucher, Oldenberg, etc. Aussi a-t-il pu écrire de bonnes pages sur les antécédents du bouddhisme, son pessimisme, les différences entre l'école du Nord et celle du Sud, le Karma et son action aveugle, le nirvâna, les spéculations de sectes récentes.

Pour le christianisme, la vie est une épreuve et non un malheur ; l'univers est un hymne à la gloire de son auteur et mérite d'être étudié par l'homme ; la chair elle-même n'est pas l'irréconciliable ennemie de l'esprit,

car elle sera un jour transformée ; la douleur, c'est la condition du progrès. La morale chrétienne recommande avant tout la charité envers nos frères et non la recherche d'une quiétude ataraxique.

M. l'abbé Thomas a un style d'une pureté parfaite et un réel talent d'exposition. La principale lacune de son travail, c'est qu'il ne renferme pas une comparaison entre les phénomènes produits par les mystiques de l'Extrême-Orient et ceux qui sont racontés dans les biographies des saints occidentaux. G.

Le Déluge de Noé et les Races prédiluviennes, par C. de Kirwan. 2 vol. in-18. Bloud et Barral, 4, rue Madame. 1 fr. 20.

MM. Bloud et Barral, dans leur collection intitulée *Science et Religion*, entreprise à un point de vue essentiellement catholique, ont donné place à des études d'une certaine valeur. Le travail de M. de Kirwan est un des meilleurs. L'auteur est au courant des études de l'exégèse catholique. Il reconnait que les populations rencontrées par les Noachides parlaient des langues agglutinatives, par conséquent qu'elles différaient des peuples noachides, qui parlaient des langues à flexion. Avec des exégètes modernes, il admet que la confusion des langues n'est autre chose que la confusion des idées qui amena la dispersion du genre humain ; que l'arche renferma des quadrupèdes et non toutes sortes d'animaux, que le déluge ne couvrit pas toute la terre. Le récit de la Genèse représente pour lui la branche principale de la tradition primitive ; la version chaldéenne en est une adaptation locale dans le fameux poème d'Izdubar. Un affaissement temporaire de l'Asie occidentale a pu suivre l'engloutissement de la Lémurie. Les noms propres mentionnés dans les généalogies de la Genèse désignent des groupes et non des individus.

Que penserait M. de Kirwan s'il lisait la *Langue hébraïque restituée*, l'*Histoire philosophique du genre humain*, par Fabre d'Olivet, la *Mission des Juifs*, de Saint-Yves d'Alveydre. G.

R. P. Th. Ortolan. — *Études sur la pluralité des mondes habités et le dogme de l'incarnation. Ibid.*, 3 vol. in-18.

Contre Louis Figuier, Camille Flammarion, etc., le P. Ortolan soutient que le soleil et les étoiles ne sont pas habitables, que celles qui sont des centres de systèmes planétaires restent en petit nombre, et ne peuvent recevoir toutes des habitants. Cependant il reconnait que, dans des milliers de millions de soleils, il peut y avoir des centaines de milliers de planètes habitées. Des théologiens récents admettent que le Christ a parlé des populations astrales en annonçant qu'il n'y aurait un jour qu'un troupeau et un pasteur. « Par l'Incarnation, dit le savant théologien, Dieu s'est donné tout entier à l'homme, mais ce dogme ne signifie pas que Dieu soit pour l'homme tout seul. » En d'autres termes, il y a très probablement des enfants de Dieu sur d'autres astres.

Le P. Ortolan ne dit rien de Martinez de Pasqually, qui recommandait le zèle pour la conversion des êtres de l'astral : il serait intéressant de lire une critique du *Traité de la réintégration des êtres* par ce théologien, auteur d'*Astronomie et Théologie*.

G.

Abbé Goudal : *Mahomet et son œuvre*. — *Ib.*, in-18.

M. l'abbé Goudal fait un exposé clair et précis des doctrines musulmanes, qu'il juge, ainsi qu'on peut s'y attendre, avec sévérité. « L'islamisme, dit-il, est le chef-d'œuvre du mauvais génie de l'humanité : juif par ses dogmes, arabe par ses pratiques, il est satanique par l'habileté infernale avec laquelle son auteur a fusionné, altéré, mutilé les éléments d'emprunt qui le constituent. »

L'auteur ne montre pas, par des exemples, la différence entre le saint musulman et le saint chrétien ; il ne dit rien de la mystique comparée des deux religions. Aussi l'occultiste n'y trouvera-t-il aucune dissertation sur les points qui pourraient l'intéresser.

G.

Franck Alengry. — *Essai historique et critique sur la sociologie d'Auguste Comte.* Paris, Alcan, 1900, in-8, 10 fr.

Cette thèse de doctorat n'est pas seulement un exposé très précis et très lucide de la doctrine d'Auguste Comte en matière de sociologie. C'est un ouvrage des plus consciencieux, qui contient de savants exposés de la genèse des idées du grand philosophe, des caractères et des applications théoriques ou pratiques de sa méthode, de la déviation que celle-ci a subie, et des causes intimes de cette déviation. M. Alengry, avec une remarquable finesse d'analyse, montre ce qu'Auguste Comte doit à Hume, Kant, Bossuet, Vico, Joseph de Maistre, J.-B. Say, Montesquieu, Condorcet et Saint-Simon. Il démontre que Saint-Simon a donné à Comte « les idées directrices de la sociologie », mais que ce dernier a « fécondé ces germes », incorporé la sociologie au système total des sciences, appliqué la méthode historique, placé les travaux théoriques, les intérêts spirituels et moraux, avant les réformes pratiques de l'économie sociale.

Le savant professeur fait voir que Comte est un philosophe génial, le véritable créateur de la sociologie. Si Descartes caractérise le XVIIe siècle, et Voltaire (disciple de Locke) le XVIIIe, Auguste Comte, plutôt que tout autre, détermine le mouvement philosophique du XIXe siècle. L'auteur dit avec raison, contre Comte : Le passé fournit seulement de la matière que le présent transforme. Il connaît les travaux des sociologues contemporains qui montrent les analogies entre la société et l'organisme humain : mais il omet de citer Saint-Yves d'Alveydre et ses disciples occultistes. Ainsi que Comte, et contrairement à Saint-Yves, il n'admet pas qu'on puisse déduire les lois des faits sociaux de celles des faits physiologiques (psychologiques) de l'individu.

Mais M. Alengry pourrait trouver matière à une intéressante étude comparée dans l'œuvre de Saint-Yves d'Alveydre, de Papus, de Barlet, de René Worms. Le tableau suivant peut en donner une idée :

TABLEAU DU POSITIVISME EN 1900

	POSITIVISME COMTISTE	POSITIVISME néo-BOUDDHIQUE ou néo-BRAHMANIQUE	POSITIVISME OCCULTISTE (Martinisme)	POSITIVISME SPIRITE
Théories sur Dieu	L'humanité seule est Dieu (le Grand Être).	id.	Le Dieu des chrétiens existe.	Pas d'unité doctrinale
	Elle est composée de plus de morts que de vivants.	id.	id.	id.
	Rejet de l'égalité et de la Souveraineté du peuple.	?	id.	?
	La Société est un organisme.	id.	id.	(Pas d'unité doctrinale)
Théories sur l'homme	La sociologie est une histoire des religions.	id.	id.	?
	Mépris pour l'équilibre européen.	id.	id.	?
	Un pouvoir sera aux savants. Un autre aux industriels.	?	id. (et aux prêtres) id. (et un aux légistes)	?
	Nécessité du sacrifice. (Pas d'autre vie).	id. (Autre vie admise)	id. (Autre vie admise)	id. (Autre vie admise)
	Les nombres ont des propriétés sacrées.	id.	id.	?
Théories sur l'Univers	Hylozoïsme primitif : les corps ont tous les attributs humains, sauf la pensée. La terre, les astres, les lois (le Destin), l'Espace (Grand Milieu), sont animés.	id.	id.	id. (pour certains)

CH. GODARD.

M. Gilbert Ballet a publié : *Histoire d'un visionnaire au* XVIIIe *siècle : Swedenborg* (in-12 ; Masson, 1900).

M. l'abbé Gombault a publié, lui aussi, un ouvrage contre l'occultisme : *L'Imagination et les États prétonaturels :* ouvrage couronné par l'Institut catholique de Paris ; in-8°, 600 pages : 5 fr. Chez l'auteur, curé de Montlivault (Loir-et-Cher).

O Templo maçonico, par Dario Vellózo, 1 br. de 157 pages, publiée à Coritiba (Parana), Brésil. (En portugais.)

Le dévoué directeur de l'*Esphynge*, revue brésilienne occultiste, vient de publier une brochure sur la franc-maçonnerie. C'est un ouvrage de vulgarisation écrit spécialement pour les maçons à qui l'auteur veut montrer d'une façon claire le but que poursuit la maçonnerie depuis des siècles ; il veut, en les intéressant, en excitant leur curiosité, les diriger vers l'étude de l'Ésotérisme, en un mot, vers l'occultisme dans l'acception la plus large de ce mot.

C'est surtout, comme l'auteur l'indique en sous-titre, une étude historique établie sur des citations consciencieusement traduites de E. Lévi, Saint-Yves d'Alveydre, St. de Guaita, Papus, Tschoudy et Cassard, le Ragon espagnol. Le premier chapitre : « Qu'est-ce que la Maçonnerie ? » montre tout d'abord son côté moral et civilisateur et avance d'emblée qu'elle est la « grande réalisatrice de l'organisation synarchique ». Le second chapitre, qui est, à proprement parler, un résumé de toute la partie historique du livre, en indique la filiation à travers les siècles et la troisième explique brièvement l'utilité et la portée du symbolisme.

Nous arrivons avec les huit chapitres suivants à l'étude des « architectes du Temple », c'est-à-dire à l'Histoire de la maçonnerie. M. D. Vellozo, toujours par les citations des maîtres, judicieusement choisies, nous montre l'enchaînement de la tradition depuis les sanctuaires fabuleux de la race rouge, par l'Egypte, les Hébreux cabbalistes, les Gnostiques. Il n'oublie pas de nous rappeler que de la confusion entre la sainte et la fausse gnose

provient la scission de la primitive Église orientale et de l'Église romaine.

Peut-être n'insiste-t-il pas assez sur les liens qui rattachaient les francs-juges à la tradition et qui en font un anneau de la chaîne ininterrompue de l'Initiation. Il en est de même pour les constructeurs-maçons du moyen âge. La filiation s'aperçoit mieux dans le chapitre II : « Antiquité de la Maçonnerie ». A l'historique des Templiers, on nous permettra d'ajouter à ce qu'en dit l'auteur, après J.-J.-E. Roy, Schuré et E. Lévi, que Guillaume de Nogaret, l'odieux conseiller de Philippe le Bel, fut réduit à la misère par Louis X et que Philippe le Bel lui-même fut châtié dans sa descendance qui s'éteignit prématurément. Sa fille Isabelle assassina son époux, et ses trois belles-filles, dont l'une fut Marguerite de Bourgogne, menèrent une vie de scandales et de désordres.

Quelques années après le supplice de Jacques de Molay, les paysans soulevés contre les seigneurs prenaient le nom de *Jacques* et essayaient inconsciemment de venger, sur le despotisme de la noblesse, la mémoire du défenseur des faibles et des opprimés. Quatre siècles plus tard, les plus violents adversaires du pouvoir royal et seigneurial s'appelèrent *Jacobins*, et, pour voiler l'origine de ce nom, choisirent un couvent de Jacobins pour y tenir leurs réunions.

Enfin, les *compagnons* eux-mêmes vénèrent, comme leurs maitres et *fondateurs*, Salomon, *Jacques* et Soubise. Une autre légende compagnonnique du XVe siècle nous montre comme le « Père des charpentiers » un certain *Jacques Moler*, en qui il est difficile de ne pas retrouver, mutilé peut-être à dessein, le nom du dernier grand maître des Templiers, dont la mémoire n'aurait jamais cessé d'être vénérée parmi les associations chargées de transmettre jusqu'à nous le symbolisme et l'enseignement oral de la tradition.

La conclusion du livre est la « mission sociale de la Maçonnerie ». L'Ordre fournit l'établissement universel de la Liberté, de l'Egalité et de la Fraternité, en enseignant et en pratiquant tout ce qui est le Bien et tout ce qui est conforme à l'enseignement ésotérique pour arriver à la restauration de la synarchie. Mais si ce but

nous apparaît encore bien éloigné, au moins les francs-maçons auront-ils rempli une mission noble et haute en essayant d'y parvenir, et auront-ils appris aux hommes ce que sont l'ALTRUISME et l'IDÉALITÉ.

En résumé, au point de vue de l'enseignement traditionnel et surtout au point de vue historique, c'est un excellent *manuel* qui devrait être entre les mains de tous les Maçons et qui fait grand honneur à l'honnêteté littéraire comme à la consciencieuse érudition de son auteur.

ZEFFAR.

VICTOR-ÉMILE MICHELET. — *Contes surhumains*. — 1 vol. in-18 avec frontispice d'Auguste Rodin. — Chamuel, éditeur. — 3 fr. 50.

Volume des plus intéressants où l'art le plus pur soutient une pensée toujours très élevée. Nous le recommandons instamment à tous nos lecteurs et surtout à toutes nos lectrices.

FRÉDÉRIC BOUTET. — *Les Victimes grimacent*. — 1 vol. in-18. — Chamuel, éditeur. — 5 fr. 50.

SACCAH. — *La Chanson blanche*. — Une petite plaquette de vers jeunes, tout à fait jeunes. La vie entrevue à travers des illusions de pureté et d'amour. C'est doux, ça chante, d'une harmonie délicate et sans doute prometteuse. Et cela donne un court instant de repos dans le souvenir, oh si mélancolique ! des dix-huit ans qui ne sont plus. Il y a des tristesses de ce genre dans Jules Laforgue.

En ce temps de vilenie artistique, une âme de poète qui tente d'éclore est rare. Fasse le Ciel qu'à travers les écueils de la vie moderne le poète des jeunes espoirs et des puretés de rêve conduise sa trirème d'argent, vers les pays ignorés de l'Idéal. S. M.

SOPHRONIUS. — *Catéchisme expliqué de l'Église gnostique*. — 1 broch. in-8. — Librairie Chamuel, 5, rue de Savoie.

Nous prions notre confrère *Jollivet-Castelot*, directeur de l'Hyperchimie, d'agréer nos plus vifs remerciements, au nom de la Cause, pour les chroniques si documentées qu'il publie dans la *Plume*.

La Culture et la Taille des Arbres fruitiers. — Guide pratique à l'usage des amateurs et petits propriétaires, orné de planches explicatives et précédé de la *Théorie de l'Action du Magnétisme humain sur les Végétaux.* — Prix, 1 fr. 50.

Sous ce titre, M. L.-A. Gravier, membre de la presse spiritualiste et professeur d'arboriculture à Paris, vient de publier un petit opuscule de 96 pages que nous croyons devoir recommander particulièrement à nos abonnés et lecteurs. C'est un précis très complet de la *Culture et de la Taille des Arbres fruitiers*, à la portée de tout le monde, aussi bien du jardinier professionnel que du propriétaire amateur, il est *précédé d'une très intéressante étude de* l'Action du Magnétisme humain sur les Végétaux, toute d'actualité.

En vente à la Librairie Spiritualiste et Morale.

Pour l'envoi par la poste, ajouter 0 fr. 15.

Adrien Majeswski. — *Médiumnité guérissante*, par l'application de fluides électriques, magnétiques et humains. — 1 broch. in-8, avec 24 planches.

Il y a dans cette brochure des résumés intéressants des travaux de MM. Luys et David, Baraduc et des applications qu'en a faites l'auteur. Nous regrettons seulement qu'on ne cite jamais le Dr Iodko qui a été le véritable initiateur de cette méthode d'enregistrement et qu'il serait juste de ne pas passer ainsi sous silence.

Rapport sur le spiritualisme, par le Comité de la Société dialectique de Londres, avec les attestations orales et écrites. — In-8°, 5 francs.

Le 26 janvier 1869, la Société dialectique de Londres constitua un comité *pour étudier les phénomènes présentés comme manifestations spiritualistes* et faire appel à ceux qui s'intéressaient aux questions psychiques. Ses membres, répartis en plusieurs sous-comités, firent des expériences personnelles en dehors des médiums étrangers à la Société ; dans ses séances plénières, le comité dépouillait la correspondance et recueillait les témoignages oraux de qui avait vu ou expérimenté. Cette

enquête dura dix-huit mois, fut réunie en un volume et publiée sous la responsabilité du comité.

Les expériences les plus rigoureuses, les attestations d'observateurs indépendants, dont quelques-uns sont célèbres, ont mis hors de doute la réalité d'un nombre considérable de faits tels que : déplacements, *même sans contact*, d'objets de toute nature; bruits variés; exécution de morceaux de musique sans agents visibles; lévitation de plusieurs personnes; épreuve du feu; apports d'objets les plus divers; réponses par coups ou écriture; écriture directe ou dessins et aquarelles sans agent visible; apparition de fantômes à tous les degrés de formation; seconde vue et prophéties; communication de faits totalement inconnus de tous les assistants, etc.

Une telle masse de faits, attestés par des témoins si dignes de foi, n'a pas entraîné la conviction de tous. Les préjugés enracinés dans l'esprit depuis de longs siècles sont tenaces.

En France, ces documents étaient presque totalemen inconnus, à peine si quelques ouvrages spéciaux ont reproduit les conclusions générales du comité. M. le Dr Dusart a fait une œuvre utile en portant à la connaissance des lecteurs, avec les conclusions du rapport, le détail des faits observés, les noms de ceux qui les ont attestés et leur donnent ainsi une valeur toute particulière.

Les Côtés obscurs de la Nature ou *Fantômes et Voyants*, par Mistress Crowe.

Cet ouvrage, déjà vieux d'un demi-siècle, a eu plusieurs éditions en Angleterre. C'est un recueil de faits relatifs aux diverses branches des sciences psychiques, classés avec méthode et accompagnés de réflexions judicieuses. Mistress Crowe y a résumé les nombreux travaux analogues parus en Angleterre et en Allemagne sur ces questions que nous commençons seulement à aborder en France, et ses conclusions sont, à peu de choses près, celles auxquelles arrivent nos compatriotes qui se sont récemment occupés de ces études. Il y a donc là une

mine précieuse pour tous ceux qui veulent pousser plus loin leurs investigations dans le domaine de l'Inconnu.

PAUL GOURMAND. — *Osval et Rosamonde*, drame en cinq actes, en prose. — Bibliothèque de la *Plume*.

PAUL GOURMAND. — *La France nouvelle*, 1 broch. in-8°. — 13, boulevard Montparnasse, Paris (Revue Forezienne). Vivement recommandée à nos lecteurs.

A nos lecteurs connaissant l'anglais nous recommandons tout particulièrement le journal *Amicitia*, 270 et 271, Strand, LONDON, qui ne coûte que 1 fr. 90 par an et qui les intéressera, nous en sommes persuadés.

Le Courrier de la Presse. — M. A. GALLOIS, directeur du *Courrier de la Presse*, 21, boulevard Montmartre, Paris, vient d'organiser un service spécial rapide, de coupures d'articles de journaux, en vue de l'Exposition universelle de 1900, pour tous les exposants, architectes, concessionnaires, congrès, attractions, etc. (*Figaro*, 12 février 1900.)

LES DOCUMENTS

C'est admis et réel, Paris est la centralisation à outrance, le travailleur en tout genre y trouve d'inépuisables matériaux. Mais la province renferme aussi beaucoup de choses curieuses, sinon inconnues, du moins peu appréciées à leur juste valeur faute de connaisseurs.

Restons dans notre partie — l'occultisme — avec toutes les branches qui en découlent. N'y a-t-il rien à faire pour remuer un peu tous les trésors — de sciences maudites, — qui sont épars dans les communes de France.

Notre époque est celle du document. On refait l'Histoire en ce moment, et l'Histoire sous toutes ses faces... politique, économique, militaire, humanitaire même. Les théories occultes n'auraient-elles pas besoin d'être, sinon

rectifiées, du moins complétées ? Les biographies des hermétistes sont-elles toujours éclairées d'un jour heureux ? Les faits mystérieux, légendaires n'ont-ils pas besoin d'explications en harmonie avec nos connaissances actuelles ?

Je vais au fait.

Il serait à désirer que dans chaque centre un frère voulût bien dresser une liste comprenant :

1° Les ouvrages traitant de l'hermétisme ou sciences s'y rapportant qu'on peut consulter à la bibliothèque de l'endroit. (Inutile de signaler les ouvrages modernes de vente courante en librairie ; commenter d'une manière résumée les ouvrages rares ou uniques) ;

2° Manuscrits, autographes, parchemins, diplômes, gravures, dessins, etc. (des bibliothèques publiques) ;

3° Au musée, tableaux, statues, fouilles intéressant l'hermétisme. Portraits, dessins des personnages célèbres (même branche) ;

4° Greffe des tribunaux. Nomenclature des procès de sorcellerie, procès ou pièces se rapportant à des faits occultes (Coutumes) ;

5° Archives départementales, communales (Voir) ;

6° Eglises, couvents (Trésor), documents, tableaux, reliques, sculptures, chapelles célèbres par les exorcismes, tombeaux, légendes, saints, miracles, lévitation, médailles, etc. (bien entendu, que ce qui a un intérêt occulte) ;

7° Autres monuments civils ;

8° Pierres druidiques, lieux hantés, landes, sorcières, traditions, légendes (photogr. au besoin), sorciers, guérisseurs, etc. ;

9° Dans les collections publiques ou particulières, signaler : ornements de F.·. M.·. ou autres sociétés secrètes, Inquisition, confréries, persécutions, supplices, pièces de monnaies alchimiques, amulettes, talismans, médailles, idoles, miroirs ;

10° Signaler les collections particulières, le nom des personnes s'occupant soit de sciences occultes, alchimie, astrologie, symbolisme, etc.

Voici une liste peut-être fort imparfaite ; mais admettons qu'on arrive à dresser quelque chose de pareil dans plusieurs villes ; puis, que le tout soit réuni par départe-

ments, régions, il est facile de se rendre compte que des trésors seraient signalés aux chercheurs spéciaux. Le tout pourrait être concentré en un catalogue-annuaire qui paraîtrait par exemple sous les auspices, soit de la Faculté des sciences hermétiques, soit des Conférences spiritualistes.

Si l'ouvrage est bien fait au début, il n'y a qu'à lui ajouter des annexes annuelles et une refonte n'est nécessaire que de temps en temps.

Si dans chaque ville un délégué dont le nom figure sur une liste — *ad hoc* — veut accepter le rôle de donner par correspondance des renseignements à ceux qui lui en demanderaient, on ne ferait que faciliter le travail aux chercheurs.

TIDIANEUQ∴

NOTA. — Je vais essayer un travail pareil pour Laon et les environs.

CORRESPONDANCE

MON CHER CONFRÈRE,

Je lis dans le numéro de janvier de l'*Initiation*, à l'article bibliographique, que M. Bertrand, dans son livre sur la sorcellerie, me fait dire que l'âme est matérielle. Jamais je n'ai émis cette idée que je trouve absurde et contre laquelle protestent tous mes livres et articles parus depuis quinze ans.

Je vous serai donc très obligé de bien vouloir insérer cette protestation, afin que vos lecteurs ne m'attribuent pas cette sottise.

Toujours bien fraternellement à vous.

G. DELANNE.

ERRATA

Article « le Saint Roi David » paru dans le numéro de janvier 1900

Page 50, ligne 9, *lire* Magnanime, *au lieu de* Magnifique. — P. 53, l. 25, *lire* générations, *au lieu de* génération. — P. 54, l. 6, *lire* l'adoptent et les modelant, *au lieu de* l'adoptent, et les modelant. — P. 57, l. 31, *lire* rationalistes *au lieu de* nationalistes.

Article « Dieu devant la science et la raison » paru dans le numéro de février 1900

Page 128, ligne 11, *au lieu de* s'imposer, *lire* imposer; l. 23, *au lieu de* des instigations de substance, *lire* désintégration de substance; l. 25, *au lieu de* criant, *lire* créant. — P. 129, l. 7, *au lieu de* décrire, *lire* d'écrire; l. 29, *lire* du mouvement *et* de la vie; l. 29, *au lieu de* Daroy, *lire* Darboy. — P. 132, l. 3, *au lieu de* ont produit, *lire* eut produit; l. 16, *au lieu de* Timothée, *lire* Hiérothée. — P. 133, l. 5, *au lieu de* sa volonté est la fatalité, *lire* la volonté et la fatalité. — P. 135, l. 11, *au lieu de* Initiation de Jésus-Christ, *lire* Imitation.

A NOS LECTEURS

Par suite de la perte d'un paquet d'épreuves à la poste, nous avons dû remettre la publication d'une partie de la « Section initiatique ».

Le Gérant : ENCAUSSE.

TOURS. — IMP. E. ARRAULT ET Cie, 6, RUE DE LA PRÉFECTURE.

REVUES FRANÇAISES RECOMMANDÉES

POUR L'ÉTUDE DE L'HERMÉTISME

Pour les abonnements s'adresser : **3, rue de Savoie**

PARIS

L'Initiation, revue mensuelle de 100 pages. — 60 rédacteurs. — 13e année. — Publiée sous la direction de PAPUS.

C'est la revue de fonds des études hermétiques, publiant les gros articles et les études de longue haleine, et l'organe officiel des fraternités initiatiques.

Abonnements. — France, **10** fr. par an ; Etranger, **12** fr.

L'Hyperchimie, revue mensuelle publiée sous la direction de JOLLIVET CASTELOT et consacrée spécialement à l'alchimie et à la chimie hermétique.

Abonnements. — **4** fr. par an (France) ; Etranger, **5** fr.

La Thérapeutique Intégrale, organe mensuel publié sous la direction du Dr G. ENCAUSSE et consacré à la médecine hermétique et à l'homœopathie.

Abonnements par an. — France, **2** fr. ; Etranger, **3** fr.

L'Echo de l'Au-delà et d'Ici-bas, revue bimensuelle illustrée.

Abonnements. — **7** fr. par an (France) ; Etranger, **8** fr.

Revue d avant-garde publiant les articles et les nouvelles intéressant toutes les écoles sans exception.

Directeur : VARNEY.

Secrétaire de la Rédaction : OURDECK.

Psyché, journal mensuel tiré à très petit nombre à la machine à écrire. Reproduction des cours sténographiés à l'École hermétique.

Abonnements : **10** fr. par an. (Le nombre des abonnements est très limité).

L'Acacia, revue mensuelle rédigée par un comité de Francs-Maçons et de Philosophes et consacrée aux études historiques, initiatiques et symboliques,

Principaux Ouvrages recommandés pour l'étude de l'OCCULTISME et de ses applications

CONTEMPORAINS

F.-Ch. Barlet	L'Évolution de l'Idée. L'Instruction Intégrale.
Stanislas de Guaita . . .	Le Serpent de la Genèse. Le Temple de Satan. La Clef de la Magie noire.
Papus	Traité élémentaire de Science Occulte. (5me édition). Traité élémentaire de Magie pratique. La Science des Mages. L'Ame Humaine. La Magie de l'Hypnose. L'Ame humaine. Martines de Pascaly. Martinisme et Franc-Maçonnerie.

CLASSIQUES

Eliphas Lévi	La Clef des Grands Mystères. Le Grand Arcane ou l'Occultisme dévoilé. Le Catéchisme de la Paix. Le Livre des Splendeurs
Saint-Yves d'Alveydre	Mission des Juifs.
Fabre d'Olivet.	La Langue hébraïque restituée. Histoire philosophique du genre humain.
Albert Poisson.	Théories et Symboles des Alchimistes.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET Cie.